Digitized by the Internet Archive
in 2024

https://archive.org/details/leliverfrancais0000mari

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE ILLUSTRÉE

HISTOIRE DU LIVRE FRANÇAIS

PAR

M. AUDIN

PRESSES UNIVERSITAIRES
DE FRANCE

CE VOLUME A ÉTÉ ACHEVÉ EN JANVIER M.CM.XXX, LA GRAVURE DES PLANCHES PAR LA SOCIÉTÉ DE GRAVURE ET D'IMPRESSION D'ART A CACHAN (SEINE), LE TEXTE PAR L'AUTEUR, A LYON.

LE LIVRE FRANÇAIS

par

MARIUS AUDIN

LES ÉDITIONS RIEDER, PARIS

7, place Saint-Sulpice, 7

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Copyright by Les Éditions Rieder, 1929.

TABLE DES MATIÈRES

LES PREMIERS LIVRES.

La juste définition du livre.
Les substrata modernes du livre.
Le papyrus.
Le parchemin.
Le papier.

LES LIVRES IMPRIMÉS.

La période héroïque.
Les gothiques.
Les latins.

LES DIVERSES ÉPOQUES DU LIVRE.

La période incunable (1450-1520).
La Renaissance (1520-1570).
L'influence de l'Italie.
L'influence de l'Allemagne.
La période du burin (1570-1670).
Le XVIII[e] siècle (1670-1790).
La Révolution française (1790-1793).
L'Empire.
Le Romantisme.

Le Dix-Neuvième Siècle.
Le Modern'Style.
La Période actuelle.

LES PREMIERS LIVRES

En principe, dit-on, toute inscription est un livre :

Livre, le Décalogue écrit par Moïse à même une pierre;

Livres, les plaques de bois *(axes* ou *axones* = ais), enduites ou non de cire, où l'on traçait les signes avec un stylet;

Livres, les tissus *(lintei libri)* sur quoi étaient écrits les prédictions des Sibylles ;

Livres, les tablettes d'airain, de cuivre, sur lesquelles étaient gravés les actes officiels chez les Egyptiens, les Grecs, les Assyriens et les Romains : livre, par conséquent, la Table Claudienne du Musée de Lyon.

Livres, les briques, les tessons de poterie « portant l'empreinte en creux d'une série de signes », trouvés dans les ruines de l'ancienne Babylone...

C'est excessif.

LA JUSTE DÉFINITION DU LIVRE

Définir un livre n'est pas aussi aisé qu'on le croit ; et d'abord, on peut le faire de maintes manières :

Etymologiquement, historiquement, typographiquement, que sais-je encore?

Le mot livre, disent les uns, vient de ce qu'une substance végétale fibreuse, sous-jacente à l'écorce de certains arbres, le *liber* ou *biblos*, « a longtemps fourni la matière sur laquelle ont été écrits les ouvrages ».

Ce nom, disent les autres, a été donné « à cette partie fibreuse de l'écorce, parce que ses couches s'isolent souvent, au moins après macération, en feuillets qu'on a comparés à ceux d'un livre ».

Voilà, proprement, que le contenant devient le contenu ! et c'est pourtant du même livre que j'extrais ces deux définitions, ce qui prouve que nous ne savons pas grand'chose : la dernière de ces explications signifierait que le livre à feuillets superposés *(codices)* est plus ancien que la découverte de l'anatomie des végétaux, tandis que l'autre établirait exactement le contraire.

On peut ensuite définir le livre historiquement : le véhicule de la pensée humaine, ce qui, j'en suis d'accord, n'est pas une trouvaille, mais c'est sous cette acception qu'il peut grouper toutes les formes de support qui lui ont été données dans le passé : ce côté de la question n'entre pas dans mon programme.

Typographiquement, le livre peut être défini : labeur, c'est-à-dire tout travail d'imprimerie dont l'élaboration est longue, qui comporte un nombre important de pages, qui s'oppose, par conséquent, à ce qu'on appelle « travail de ville », ou bilboquet, ou bibelot.

En tout cas, un livre, pour moi, est livre seulement à partir du moment où une feuille couverte de caractères a été roulée ou pliée sur elle-même, et cela nous amène à l'époque du papyrus, antiquité respectable.

LES SUBSTRATA MODERNES DU LIVRE

Depuis l'époque où les livres furent écrits sur la pierre, maintes autres matières leur ont servi de support.

Le Papyrus

On ignore l'origine exacte du Papyrus *(Charta hieratica)* comme substratum de l'écriture. Pline (premier siècle après J.-C.) en fait mention, mais son usage est infiniment plus ancien, puisque l'on possède de ces livres dont on n'hésite pas à faire remonter l'âge jusqu'à quatre mille ans dans le passé. Lucain, dans sa *Pharsale*, assure que c'est à Memphis qu'on apprit à utiliser cette matière : *Mondum flumineas Memphis contexere libros noverat.*

C'est de la tige du Papyrus *(Cyperus Papyrus*, pl. I), communément appelé Souchet à papier, que l'on tirait les pellicules superposées qui, contreplaquées en quelque sorte et collées bout à bout, formaient les rouleaux de longueur théoriquement indéfinie, sur lesquels, après les avoir imprégnés d'huile de cèdre, on écrivait les chartes.

Le Papyrus, extrêmement abondant dans la vallée du Nil, se présente sous l'aspect d'une plante à moitié aquatique, haute parfois de quatre à cinq mètres, croissant en touffes fort denses à l'ombre desquelles viennent s'abriter de grands flamants altérés.

Sa tige est triangulaire, grosse, à sa base, comme un poignet humain ; elle s'élève droite et rigide et s'étale, à son sommet, en une ample ombelle décombante en pleine maturité.

C'est de la tige et des feuilles de cette belle plante que l'on

tirait les pellicules destinées à être transformées en bandes propres à recevoir l'écriture.

Voici, au témoignage de Pline, comment se préparait le papyrus : « ... en le divisant à l'aiguille, dit-il, en feuillets très minces, mais aussi larges que possible ; les diverses sortes, ajoutait-il, sont toutes faites sur une table humectée avec de l'eau du Nil; ce liquide trouble tient lieu de colle. D'abord, sur une table inclinée, on colle des feuillets de toute la longueur du papyrus, seulement on les rogne à chaque extrémité; puis on pose perpendiculairement d'autres bandes, de manière à faire une sorte de treillage. On les soumet à la presse ; cela fait une feuille que l'on sèche au soleil... Les inégalités du papier sont polies avec une dent ou un coquillage ».

Ainsi préparé, soit avec les pellicules tirées de la tige, soit aussi avec les feuilles mêmes, le papyrus, coupé en feuillets de dimensions variables, recevait l'écriture ; puis on collait ces feuillets dos à dos et on les réunissait en petits cahiers.

Mais, le plus souvent, les feuillets de papyrus étaient collés bout à bout sur une longue bande qui, une fois écrite, était roulée et glissée dans un étui : roulée, j'ai bien dit, et c'est à cette sorte de livres que l'on a donné le nom de *volumen* = volume. Ces *volumina* étaient disposés dans les bibliothèques de la même manière que sont placées les partitions musicales dans les rayons des marchands (Pl. VI).

Le livre primitif s'est ainsi présenté sous deux formes : en rouleaux et en feuillets superposés.

Le monopole dont jouit autrefois l'Egypte de fabriquer et de fournir le papyrus ne pouvait manquer de faire naître quelque concurrence. D'ailleurs, des événements se préparaient qui allaient empêcher l'importation du papyrus. Cette concurrence vint de Pergame, ville d'Asie-Mineure, où l'on perfectionna la préparation de la peau pour les usages de l'écriture, et ces matières en prirent le nom : pergamin = parchemin.

Le Parchemin

Bien qu'Hérodote nous dise que « les Grecs écrivaient déjà sur des peaux de chèvre et de mouton dépouillées de leur laine », et que Flavius Josèphe assure que « la copie des livres saints envoyés à Ptolémée Philadelphe par le grand prêtre Eléazar fut écrite sur une membrane très fine », il faut considérer que le livre sur parchemin a réellement commencé « vers le deuxième siècle de notre ère ».

Le parchemin *(Charta pergamina)* est une peau de veau, de chèvre ou de brebis préparée pour l'écriture et pour l'impression ; il en existe deux sortes (Pl. II) :

— Le parchemin proprement dit, reconnaissable à ce que sa surface est criblée de petits stomates aisément visibles à l'œil nu, et qui sont les orifices par où les poils de la bête quittent l'épiderme ;

— Le vélin, qui est la peau de veaux, de chevreaux ou d'agneaux mort-nés, sur laquelle, par conséquent, il n'existe aucune trace de pilosité.

Comme pour le papyrus et selon l'occurrence, les peaux de parchemin étaient collées par les *glutinatores* en des bandes aussi étendues que l'exigeait la longueur des documents ; on en connaît un à Bruxelles, le *Pentateuque* en hébreu, fait de dix-sept peaux cousues et qui ne mesure pas moins de 113 pieds de long.

Le vélin se prépare comme le parchemin, mais il est « plus fin, plus blanc et plus uni ».

Le Papier

Quand le développement de l'écriture devint tel que le parchemin n'y suffit plus, on inventa le papier *(Charta damascena)*.

« Damascena », parce que c'est de Damas que, pendant longtemps, on a cru cette matière originaire.

Or, il semble sûr que, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, la Chine fabriquât du papier.

Le papier, contrairement au papyrus, est une matière manufacturée et, bien que son nom lui vienne évidemment du papyrus, il fut primitivement tiré du chiffon.

Dès le VII^e^ siècle, paraît-il, on fabriquait du papier à Damas et à Samarkand ; au IX^e^, il y en avait à Bagdad ; au X^e^, du Caire jusqu'à Fez ; au XII^e^, en Espagne : Tolède, Valence, Xativa, Gérone, Manrèze.

Le papier paraît ne remonter, chez nous, qu'au XIII^e^ siècle, c'est-à-dire au moment où, le parchemin lui-même étant devenu fort rare, il fallut le remplacer par une matière plus vile.

Au XIV^e^ siècle, des moulins à papier furent construits à Essonnes et à Corbeil ; dans le même temps à Troyes ; mais je m'étonne fort que cette immigration, dont la progression régulière va de la Chine à l'Ile de France en passant par l'Egypte, le Maroc et l'Espagne, ait enjambé le Plateau Central qui, dans le même siècle, deviendra un centre de papeterie extrêmement important (Pl. III).

La légende du papier de coton brut, c'est-à-dire fait avec les graines mêmes, ou plutôt les akènes du cotonnier, n'est qu'une légende ; Briquet a savamment démontré que semblable matière n'exista jamais ; c'est avec la chiffe effilée et battue que, de tout temps, l'on fit du papier : de tout temps, je veux dire jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle. A ce moment, en effet, le chiffon se raréfia de telle façon qu'une fois encore il fallut le remplacer par d'autres matières.

Il y avait longtemps, à cette époque, que des essais avaient été faits sur des fibres végétales natives, mais la rareté relative de ces plantes : tilleul, guimauve, mousse, bardane, etc., n'en permettait pas une exploitation industrielle ; les essais de Schaeffer de Ratisbonne, de Bruyset de Lyon et de Léorier

Delisle de Langlée, ne dépassèrent pas les limites d'une expérimentation toute théorique.

En 1850, ou plutôt vers cette époque, ce fut à la paille et à la fibre de bois que l'on s'adressa : sapin et peuplier surtout, dont l'abondance extrême et le volume par pied répondaient à une consommation considérable.

Telle est, singulièrement résumée, l'histoire du substratum du livre.

LES LIVRES IMPRIMÉS

Cette rapide incursion dans le domaine du passé une fois faite, nous allons nous borner à étudier le livre imprimé. On pourrait inventer cent façons de classer ce livre-là ; je crois que la plus rationnelle est de le diviser en deux groupes : 1, les gothiques ; 2, les latins.

LA PÉRIODE HÉROIQUE

La naissance de l'imprimerie typographique ne fut pas, comme on l'a dit, comme on pourrait très rationnellement le croire, une révolution ; bien au contraire. Destiné à remplacer avec avantage le manuscrit, dont le prix était excessif et la propagation extrêmement lente, le livre imprimé en revêtit, dans ses débuts, la forme exacte ; si exacte, que l'acheteur s'y trompait et qu'il emportait parfois un imprimé quand il croyait avoir acquis un manuscrit.

Les premiers caractères, en effet, avaient été soigneusement copiés sur les lettres manuscrites ; la place des grandes initiales, de même, était réservée où, naguère, les rubricateurs dessi-

Epistolarū formule īo genere scribē-
di iurta maiorū nostrorū doctrinā. et
veram epistolandi artē per dominū karo-
lum menniken studij bononien. magistrū
vnicū multarū sciarū virum doctissimuz ex
epistolis familiaribus. M. T. L. quē me-
rito eloquētie patrem appellant. Et enee sil
uij poete laureati ex tracte. Uniuscuiq exem-
plorū grana pernecessarie. Et p̄ maxime
vtiles feliciter incipiunt.

Intimatur amico īpletio sue petitionis
quo ad collectionē epistolarum.

Salutes plurimas p̄ effundere pos-
sit tibi calamus. aut ferre papirus.
Multis me litteris īcessanter a mice fidissi-
me. multaq̄ semp prece prosequeris. p̄ in
vnū libellū formulas aliquas eplāres que
scolaribus bouanie īcollegio lilij pro emē
dis pronūciari cōsuerunt et quidē correctas
tibiq̄ mittendas colligerē. maximeq̄ illas
quas imitationi cōmuniq̄ scriptioni ma-
gis accomodas. ac ornatu et sensu venusti
ores iudicarim. Quo vel epistolas struēdi
vel imitādi plurima tibi ad manū starent

a i

Fig. 1. — Les premiers livres n'ont pas de titre.

DIVI AMBROSII EPISCOPI MEDIO LANENSIS HEXAHEMEROS.

DIES PRIMVS

Antum ne opinionis aſſumpſiſſe homines: ut aliqui eorum tria principia conſtituerent omnium deum: & exemplar: & materiam: ſicut Plato diſcipulique eius: & ea incorrupta & increata ac ſine initio eſſe aſſeuerarent: deumque non tanquá creatorem materiæ: ſed tanquá artificem ad exemplar: hoc eſt ideam intendentem feciſſe mundum de materia quam uocant hylen: quæ gignendi cauſas rebus omnibus dediſſe aſſeratur: ipſum quoque mundum incorruptum nec creatū aut factum extimarent. Alii quoque ut Ariſtoteles cum ſuis diſcipulis putauit duo principia ponerent materiam & ſpeciem: & tertium cum his quod operatorium dicitur: cui ſuppeteret competenter efficere quod adoriūdum putaſſet. Quid igitur tam incōueniens quam ut æternitatem operis cum dei omnipotentis coniungerent æternitate? uel ipſum opus deum eſſe dicerent? ut cælum & terram & mare diuinis proſequerentur bonoribus? Ex quo factū eſt ut partes mundi deos eſſe crederent: quanuis de ipſo mundo non mediocris inter eos quæſtio ſit. Nam Pythagoras unum mundum aſſerit: alii innumerabiles dicunt eſſe mundos: ut ſcribit Democritus: cui plurimum de phyſicis auctorita

Fig. 2. — Les premiers imprimeurs réservaient la place des initiales.

Lucij Annei Senecæ ad Nouatum Incipit liber tertius de Ira.

Quod maxime desideraſti Nouate nūc facere tentabimꝰ irā excidere animis: aut certe refrenare ⁊ impetus eius inhibere. Id aliquando palam aperteq; faciendū eſt: vbi minor vis mali patitur. Aliquādo ex occulto: vbi nimiū ardet: omniq; impedimēto exaſperatur ⁊ creſcit. Refert quantas vires quanq; integras habeat. Vtrū ne verberanda ⁊ agenda ſit: an credere ei debeamus? duz tempeſtas prima deſæuit: ne remedia ipſa ſecum ferat. Conſiliū pro moribus cuiuſq; capiendū erit. Quoſdam enim preces vincunt. Quidam inſultant inſtantiq; ſubmiſſis. Quoſdaz terrendo placabimus. Alios obiurgando. Alios confeſſio. Alios pudor cœpto deiecit. Alios mora lentum præcipitis mali remediū ad quod nouiſſime deſcendendum eſt. Cæteri enim affectus dilationē recipiunt: ⁊ curari tardius poſſunt. Hæc incita ta ⁊ ſeipſam rapiens violentia: non paulatim procedit: ſed dum incipit tota eſt. Nec alioꝝ more vitiorum ſollicitat animos: ſed abducit ⁊ impotentes ſui: cupidoſq; vel communis mali exagitat. Nec in ea tantū in quæ deſtinauit: ſed in occurrentia obtutus fuit. Cætera vitia impellunt animos: ira præcipitat. Cæteris etiā ſi reſiſtere contra affectus ſuos nō licet: aut certe affectibus ipſis licet ſtare. hæc nō ſecus q̄ fulmina procellæq;: ⁊ ſi qua alia irreuocabilia ſunt: quia non eunt: ſed cadūt: vim ſuā magis ac magis tendit. Alia vitia a ratiōe hæc a ſanitate deſiſtit. Alia acceſſus lenes habent: ⁊ incrementa fallentia: in iram erit acutus animoꝝ eſt. Nulla itaq; reſurget magis attonita: ⁊ in vires ſuas prona. ⁊ ſiue ſucceſſit ſuperba: ſiue fruſtra inſana: ne repulſa quidez in tediū acta vbi aduerſariū fortuna ſubduxit in ſeipſa morſus ſuos vertit. Non refert quantū ſit ex quo reſurrexerit. Ex leuiſſimis enim in maxima euadit. Nullam tranſit ætatem. Nullum hominum genus excipit. Quædam gentes beneficio ægeſtatis non nouere luxuriam. Quædaz quia exercitæ ⁊ vagæ ſunt eſſu

Fig. 3. — L'Incipit.

Explicit argumentum. Incipit epistola secun
da beati petri apostoli Ca⁹ i.

Ymon petrus ser=
uus et apostol⁹ ihe
su christi: his⁹ qui co
eqlem nobiscū sor
titi sunt fidē i iusti
cia dei nri et saluа=
tor⁹ ihesu xpi. gra
vobis et pax adim
pleat⁹ in cognitiōe
dei et xpi ihesu do=
mini nri: quo omnia nobis diuine virtutis sue que
ad vitā et pietatē donata sūt p cognitiōnē ei⁹ q
vocauit nos ppa gloria et virtute. p q̄s maxima et
pciosa nob promissa donauit: vt p hec efficiamini
diuine consortes nature. fugientes ei⁹ q̄ i mūdo est
concupiscētie corruptiōne. Vos aūt eandē omnem
hic adhibentes festinate i fide vra virtutē: i virtute aūt
scientiā: i scientia aūt abstinentiā: i abstinentia autez
patientiā: i patientia aūt pietatē: i pietate autez a
morē fraternitatis: i amore fraternitatis caritatē. Hec

Fig. 4. — L'Initiale suit l'incipit.

Virginis ꝓles opiferꝙ matris. xxxvj
Virgineus flos lilium. xv
Ut queant laxis. xxj
Ꝓrose que ad ꝯpletoriū loco hymnoꝝ dicunt.
Agnus redemit oues. viij
Alma chorus. xij
Hac clara die turma. xxvj
Inuiolata. xvuij
Solspitati dedit. xvij

Registrum chartarum.

✠ ✠ a b c d e f g h i k l m n o p q r s t v x y z.
A B C D E. Omnes sunt quaterni ꝓter ✠ & E terminus.

Psalterij opus egregiū vnacū Hymnis & reliquis in ꝓmo folio positis: diligēter & emēdate notatis finē sumplit opa & impēsis. M. Udalrici gering. & Magistri Berchtoldi Renbolt sociorum Parisijs cōmorantiū ad solem aureū vici sorbonici. Quinto Idus Decembres. Anno christi M. CCCC. xciij.

Pauli Malleoli Vilichon. Ad lectorem.

Fig. 5. — Les livres sont parsemés de rubriques...

chi et semitas tuas edoce me. Gloria patri. Sicut erat. kyrie el. iii. Christe el. iii. kyrie el. iii. Non dicitur Gloria in excelsis vsq; ad nãtiuitatem domini quãdo fit de tempore. Dominus vobiscum Et cum spiritu tuo. Oremus. ℂ Oratio

Excita quesumus dñe potẽtiam tuam et veni. vt ab imminentibus peccatoꝝ nostroꝝ periculis: te mereamur protegẽte eripi. te liberãte saluari. Qui viuis et regnas cũ deo patre in vni. Si memoꝝ euenerit/facienda est. Postea de beata maria. ℂ Orõ.

Deus qui de beate marie virginis vtero verbũ tuum angelo nunciante carnem suscipere voluisti. presta supplicibus tuis: vt qui vere eam dei genitricẽ credimus. eius apud te intercessionibus adiuuemur. Per eundẽ. Et ita fit per totum aduentũ. ℂ Lectio epistole bi pauli apli Ad rõanos. xiii. c

Fratres: Scientes quia hora est: iam nos de somno surgere. Nunc enim propior est nostra salus: quã cũ credidimꝰ. Nox precedit misericordiam tuam et salutare tuũ da nobis. Alleluya. ℂ Prosa.

Salus eterna indeficiens mundi vita. Lux sempiterna ⁊ redẽptio vere nostra. Condolens humana perire secla per tentantis numina Non linquẽs excelsa adisti yma propria clementia. Nox tua spontanea gratia assumẽs humana. Que fuerãt perdita omia saluasti terrea. Ferens mundo gaudia. Tu aias et corpora. Nostra christe expia. Vt possideas lucida. Nosmet habitacula. Aduentu primo iustifica. In secundo nos libera. Vt cum facta luce magna iudicabis omnia. Compti stola incorrupta nosmet tua subsequamur nox vestigia quocunq; visa Amen Dominus vobiscũ Et cũ spũ tuo. Sequẽtia sci euãgelii scõm matheum. xxi.

In illo tempore: Cum appropinquasset iesus hierosolimis. ⁊ venisset bethphage ad mõtem oliueti: tunc misit duos discipulos dicens eis. Ite in castellum quod contra vos est: et statim inuenietis asinam alligatam. ⁊ pullum cum ea. Soluite: ⁊ adducite

Fig. 6. — De lettres tourneures...

i ludi cõmẽdent·li·i·ca·xxxi·
Beatrice artis / et omniũ ludo-
n illusiones/labores/et pericu.
li·i·ca·xxxi·
Thesaurarii ecclesie dignitas cõ
endatur·et de illius erumnis/
oribus et periculis·li·ii·ca·xvi·

V

Vanitas nobilitatis carnis·li·i·
itulo octauo·
Vanitas et afflictio omniũ que
nt ab hominibus·libro primo
xl·et sequenti·
Venatoria ars commendatur/et
de illius damnis/ et piculis·et de
artibus sub ea·li·i·ca·xxviii·
Vite humane artes/et officia/tã
spiritualiter q̃ temporaliter·li·i·
et·ii·per totum·
Vita contemplatiua/an preferatur actiue·Et de utraq; libro secũdo/capitulo uicesimoquarto·

Finis felix/atq; optatus illius
breuis tabule siue repertorii per
alphabetum/in prelentem libr̃ũ
speculũ humane uite nuncupatũ

Hos lege diuinos lector studiose libellos/
Vnde trahes uite commoda multa tue·
Hoc speculũ clarũ manibus gestare memẽto/
Que tua sit uita noscere quisquis amas·
Nam tibi distinctum punctis/uirisq; relectũ
Virus/perfinxit regia parisius·
Presserunt petrus cesaris/simul atq; iohãnes
Stol/quibus ars quod habet omne retulit eis/

Fig, 7. —. . ou de pieds de mouche.

demonis incurris? Cur tua iussa facis? Exurge: exurge. euigila. et vade relinque dyabolum. fuge demoniū. ne postea cū ipsis eternaliter condēneris. Miror ī āmiror q̄ homo qui p̄e ceteris ē creatura rōnalis. in nullo quasi sequitur indicium rationis sp̄ueris salubria. affectans noxia: querens et deliberāo nociua et mortifera. O deus eterne. que causa talis dementie? que ratio tante fatuitatis et insanie? Cur anime mortē tam prono corde requirunt? Cur sibi quod tollit viuere captat homo? Vere vere absq̄ consilio est et absq̄ prudentia. Deu vtinam saperent. et intelligerent. ac nouissima prouiderent.

Explicit liber quattuor nouissimorum.
Impressum. Hebennis.
Deo. Gratias

A.M.E.N.

Fig. 8. — L'Explicit.

naient leurs lettrines ; le papier ou le vélin étaient de même nature après qu'avant : rien, donc, rien d'ostensible tout au moins, ne distinguait le livre imprimé du manuscrit, et le « nouvel art » était trop peu répandu pour que l'attention de l'acheteur pût être mise en éveil.

Les libraires abusèrent-ils de ces possibilités de confusion que créait le nouvel état de choses ? On le dit et c'est fort possible, et si humain !

On peut imaginer aussi que, aucune technique n'existant à l'origine des choses, le livre fut ainsi fait tout naturellement à l'imitation des manuscrits, sans aucun esprit de contrefaçon coupable.

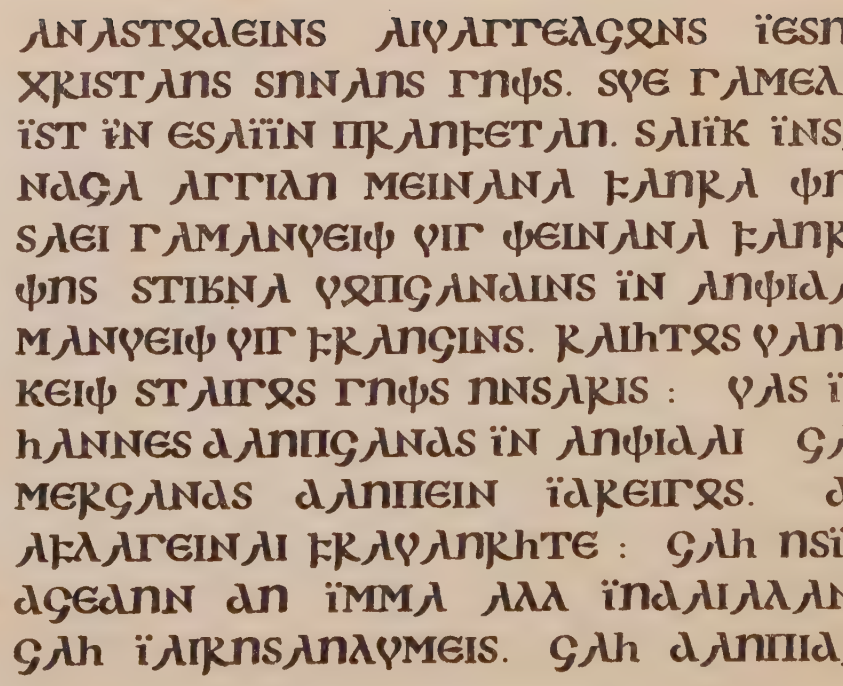
Comme les manuscrits, les livres n'avaient pas de titre (Fig. 1) ; ils commençaient par quelques lignes qui en tenaient lieu et que l'on nommait *incipit*, et la place de l'initiale était réservée (Fig. 2).

L'incipit n'avait pas d'initiale (Fig. 3) ; celle-ci se trouvait, quand elle existait, immédiatement après et commençait le texte (Fig. 4) ; nulle règle étroite n'entravait l'initiative de l'imprimeur ; celle-ci était entière, et le metteur en pages en faisait à sa tête, une tête qui pensait merveille et guidait des doigts habiles.

Tantôt entièrement imprimés en noir, tantôt parsemés de rubriques (Fig. 5), de simples lettres (Fig. 6) ou d'élégants pieds de mouche (Fig. 7) marquant la place des alinéas, les livres de la période initiale sont extrêmement beaux, beaux avec plénitude et d'une beauté intégrale. Que l'on aime, que l'on aime moins, que l'on n'aime pas du tout la gothique, il faut bien convenir que cette lettre fait des livres magnifiques.

Ceux-ci s'achevaient par l'*explicit* ou colophon (Fig. 8).

L'explicit consistait en une mention constatant l'achèvement du livre ; l'imprimeur, parfaitement privé de discrétion et de modestie, se félicitait de la terminaison de son œuvre, et il le faisait en se décernant des satisfecit que l'on préférerait en-



ΛNΛSTϘΔЄINS ΛIΨΛГГЄΛϚϘNS ïЄSNïS
XRISTΛNS SNNΛNS ГNΦS. SΨЄ ГΛMЄΛIΦ
ïST ïN ЄSΛïïN ΠRΛNFЄTΛN. SΛIïK ïNSΛ-
NΔϚΛ ΛГГIΛN MЄINΛNΛ FΛNRΛ ΦNS
SΛЄI ГΛMΛNΨЄIΦ ΨIГ ΦЄINΛNΛ FΛNRΛ
ΦNS STIBNΛ ΨϘΠϚΛNΔINS ïN ΛNΦIΔΛI.
MΛNΨЄIΦ ΨIГ FRΛNϚINS. RΛIhTϘS ΨΛNK-
KЄIΦ STΛIГϘS ГNΦS NNSΛRIS : ΨΛS ïϘ-
hΛNNЄS ΔΛNΠϚΛNΔS ïN ΛNΦIΔΛI ϚΛh
MЄRϚΛNΔS ΔΛNΠЄIN ïΔRЄIГϘS. ΔN
ΛFΛΛГЄINΛI FRΛΨΛNRhTЄ : ϚΛh NSïΔ-
ΔϚЄΔNN ΔN ïMMΛ ΛΛΛ ïNΔΛIΛΛΛNΔ
ϚΛh ïΛIRNSΛNΛΨMЄIS. ϚΛh ΔΛNΠIΔΛI

Fig. 9. — L'Ecriture des Goths.

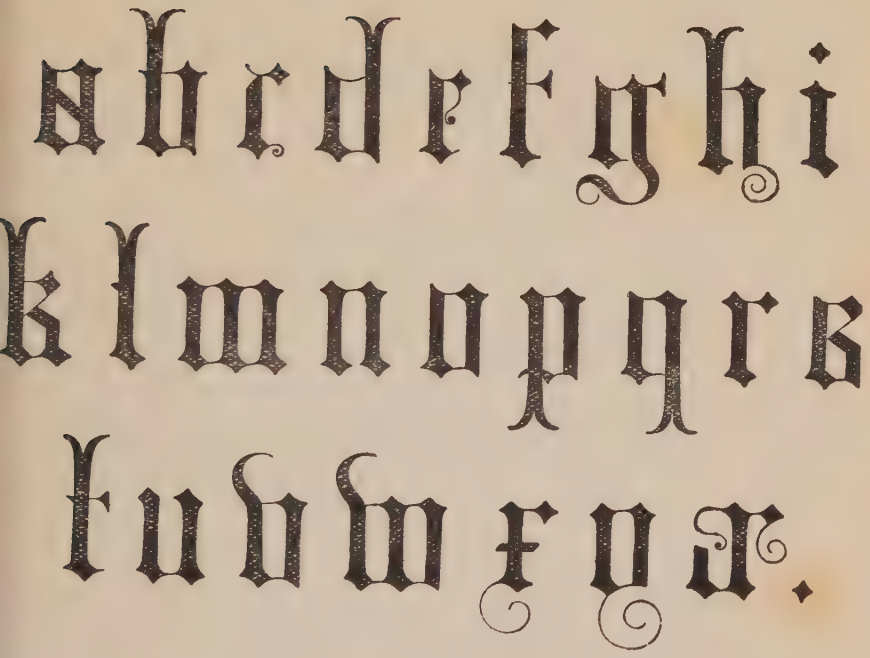


Fig. 10. — La gothique du XIIe siècle.

tendre de la bouche des lecteurs : Philippi et Reinhart se donnent comme *viri a celeberrimis ingenioque capacissimis;* Martin Husz se dit *vir divini ingenii artis sue peritissimus*, son parent Mathieu Husz, *venerabilis vir hujus artis peritissimus*, Jean Trechsel, *egregius vir, artis impressorie solertissimus magister*, Jean Cleyn, *industria et arte probus vir; vir integerrimus et industrius et de bonis litteris meritus et nulli impressorum Lugdunensis secundum*, et l'on pourrait allonger indéfiniment cette énumération laudative.

a) Les Gothiques

Au moment où l'imprimerie fut inventée et mise définitivement au point (ce qui ne demanda guère qu'un demi siècle), et étant donné le lieu de son origine, les caractères dont furent composés les livres ne pouvaient être autres qu'ils ont été, c'est-à-dire représenter l'écriture du temps et du pays de leur origine : les régions germaniques.

On a appelé cette écriture gothique : c'est une erreur. L'écriture propagée par les Goths au moment où ils envahirent l'Italie et l'Espagne était tout autre ; elle ressemblait, ainsi que le montre la figure 9, infiniment plus aux écritures romaines qu'aux formes anguleuses des lettres allemandes. Ce que nous appelons « gothiques » est le fait et l'aboutissement de déformations successives et un peu barbares infligées par les peuples germaniques aux lettres primitives, et qui furent à leur maximum de bizarrerie au XII[e] siècle (Fig. 10).

Bref, ce sont elles qui prévalurent sous le nom usurpé de « gothiques » : n'essayons pas d'y rien changer, ce serait peine inutile.

On a fait aux lettres dites « gothiques » des reproches qu'elles ne méritent évidemment pas : il est peu de caractères latins avec lesquels il soit possible de composer des pages aussi belles

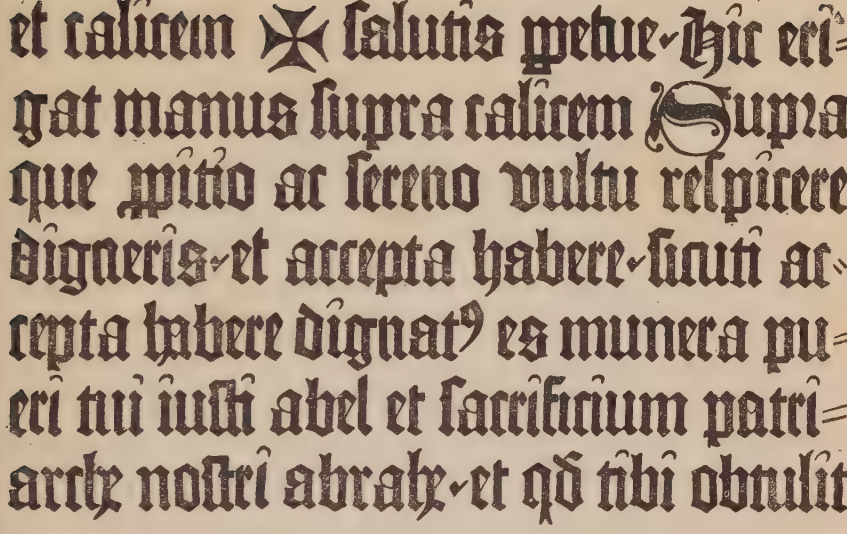

et calicem ✠ salutis perue-Hic eri=
gat manus supra calicem Supra
que ꝓpitio ac sereno vultu respicere
dignaeris-et accepta habere-sicuti ac=
cepta habere dignat9 es munera pu=
eri tui iusti abel et sacrificium patri=
archę nostri abrahę-et qd tibi obtulit

Fig. 11. — L'un des premiers livres imprimés.

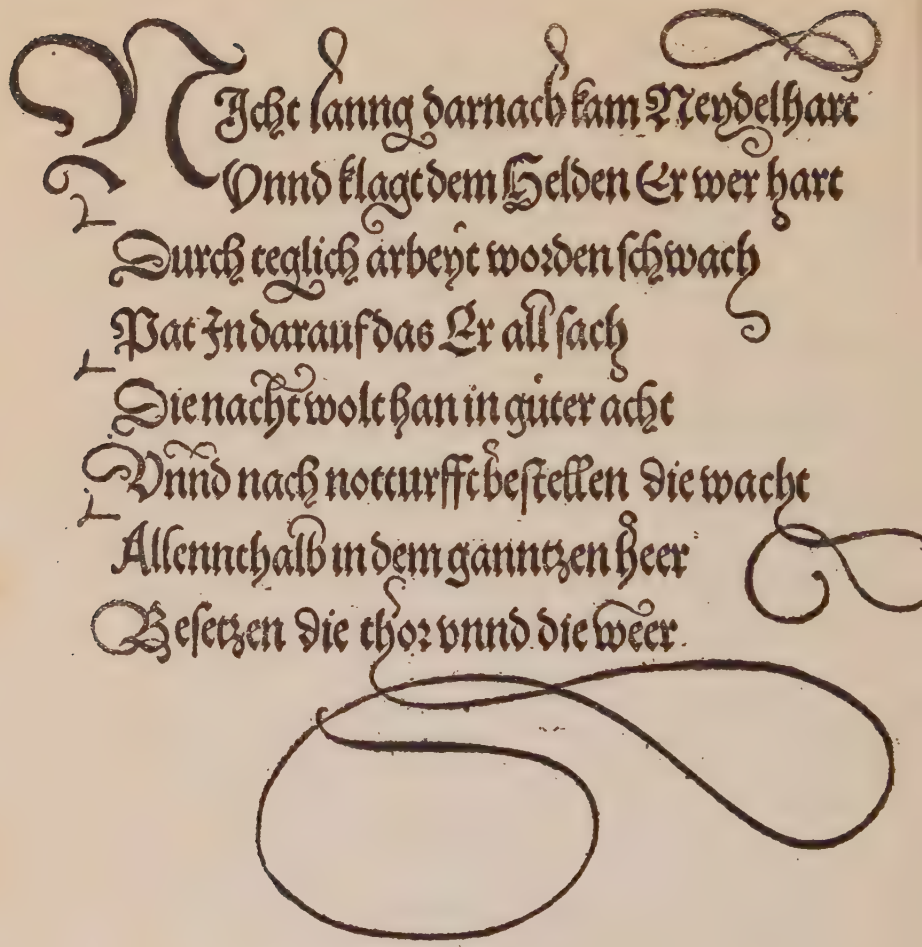
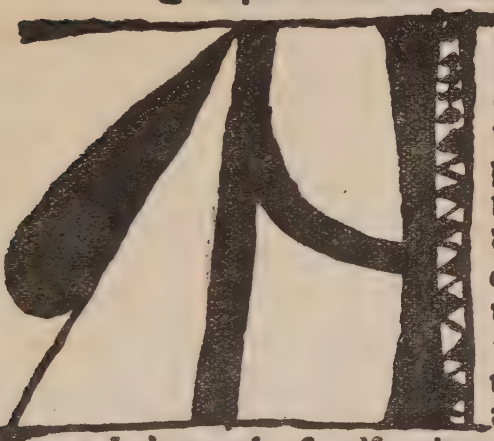

Nicht lanng darnach kam Neydelhart
Vnnd klagt dem Helden Er wer hart
Durch teglich arbeyt worden schwach
Bat In darauf das Er all sach
Die nacht wolt han in guter acht
Vnnd nach notturfft bestellen die wacht
Allenthalb in dem ganntzen heer
Besetzen die thor vnnd die weer

Fig. 12. — Le Theuerdanck.

¶ Que ſit cauſa effectiua abſolutionis.
¶ Capitulum Primum.



Bſolutio. ¶ Circa abſolutionē q̄tuor per ordinē ſunt notāda. ſc̄licet cauſa effectiua. materia ſuſceptiua. forma debita vel completiua. verba ſignificatiua. ¶ Primo circa abſolutionem conſideranda eſt cauſa effectiua. Nā cauſa abſolutiōis a culpa eſt duplex. ſc̄z principalis ꝛ effectiua. inſtrumentalis ꝛ diſpoſitiua. ¶ Prima enī cauſa abſolutiōis a culpa ē deus. qui p̄cipaliter effectiue ꝛ p̄pa autoritate oīa remittit peccata. eſaie. xliij. Ego ſum ipe q̄ deleo iniquitates tuas propter me. ¶ Ratio autē q̄re ſolus deus principaliter remittit peccata et cur ſolus deus abſoluat ē q̄duplex. ſc̄z propter confidentiā erigēdam. potentiam oſtendendā. noticiam intimandā. p̄ntiam exprimendā. ¶ Prima ratio ē propter cōfi

Fig. 13. — La Lettre de Somme.

Cy fine le liure intitule de la
vie des anciens saintz peres iadis demou
rans es grās deserts degipte thebayde
mesopotampe et autres lieux solitai
res/nouuellement translate de latin
en frācois. Cy lan mil CCCC qua
trevingtz et six. sur les liures que cy
ont escript et translate de grec en la-
tin monseigneur saint Jerosme tres-
excellent et approuue docteur de sain
cte eglise/et autres grans et notables
clercz apres lui. Jcelle trāslacion ipri-
mee en la Ville de paris le huitiesme
iour de Juin oudit an quatrevingtz
et six. Par maistre Jehan du pre librai
re demourant en la grāt rue saint Ja-
ques en lostel ou pēdēt pour enseigne
les deux cygnes.

Fig. 14. — La Bâtarde.

que celles d'un *Psalmorum Codex*, par exemple (Fig. 11), et je ne crois pas non plus que l'on puisse aisément trouver une page plus remarquable que celles d'un *Theuerdanck* (Fig. 12).

C'est avec les premiers gothiques, ceux avec quoi fut composé le *Psalmorum* dont je viens de parler, que l'on fit les plus beaux livres; on en connaît de particulièrement remarquables.

Peu après, vint ce que l'on a appelé la lettre de Somme : « lettre de Somme », parce que, dit-on, c'est avec elle que fut composée la *Summae theologicae* de Thomas d'Aquin : elle est beaucoup moins belle et moins décorative que la précédente, bien que l'on en ait construit de magnifiques ensembles (Fig. 13).

Je sais des gens dont c'est l'opinion qu'il n'y a de beaux livres que ceux du XV^e^ siècle ; sans tomber dans cet excès, il faut convenir que la bibliographie de cette époque est remarquable par sa plénitude, la beauté dense que lui valent des lettres admirablement proportionnées au format du livre, ce que les imprimeurs du XVI^e^ siècle désapprirent bien vite.

C'est avec une troisième gothique, la « bâtarde », que Pigouchet, Tory, Kerver et plus d'un autre imprimeur à cheval sur les XV^e^ et XVI^e^ siècles, imprimèrent leurs magnifiques livres d'*Heures* (Fig. 14).

b) Les Latins

Peu après les gothiques vinrent les livres latins, et ces deux formes coexistèrent d'ailleurs pendant de nombreuses années.

Les traditions sont tenaces, surtout quand elles sont fausses; il en est une que tous les arguments, je crois, ne parviendront pas à déraciner, c'est la légende qui a fait naître la lettre ronde en Italie, qui l'a fait appeler « romain » et qui l'a fait attribuer à Nicolas Jenson. Rien ne prévaudra contre ces trois erreurs que trois siècles ont consacrées : car, s'il y a encore quelque

chance que le premier « romain » ait été gravé par Jenson, depuis longtemps il n'y en a plus aucune qu'il soit latin : le premier caractère rond parut à Strasbourg, peut-être bien à Cologne, en 1464 (Fig. 15).

LES DIVERSES ÉPOQUES DU LIVRE

Venons maintenant au livre.

Diviser le temps par siècles est une conception purement conventionnelle qu'on a le tort de prendre pour cadre de toute classification. Typographiquement, le siècle ne nous apprend rien, il ne répond à aucune réalité. En tout cas, à mon point de vue spécial du livre, il est bien évident qu'une telle division ne se justifierait pas. Je m'arrête donc à celle-ci :

1. Période incunable (1450-1520).
2. Renaissance (1520-1570).
3. Époque du burin (1570-1670).
4. Dix-huitième siècle (1670-1790).
5. Période révolutionnaire (1790-1805).
6. Premier Empire. Restauration (1805-1820).
7. Romantisme (1820-1860).
8. Dix-neuvième siècle (1860-1900).
9. Modern' Style (1900-1914).
10. Époque actuelle (1914-1930).

habere dicentes Antiochi & Stratonicis aduentum a Seleuco expectari quorum gracia liberam ei abeundi quocumq; uelit: q̄ primum poteſtatem fore: In hac miſera fortuna conſtitutus Demetrius deſperatis iam omnibus rebus ad Antigonū filium & eos qui Corinthum Athenaſq; regebant nuntios miſit: qui ſuo nomine eos monerent: ne deinceps ſigno & litteris ſuis fidem preſtarent: ſe ueluti defunctum arbitrarentur. Denicq; Antigono filio quoad per eos fieri poſſet: pro antiqua beniuolentia regnum ſtatumq; ſeruarent Antigonus ea tempeſtate cum Patras ueniſſet: hoc acerbiſſimo nuntio accepto uehemēter grauiterq; ingemuit: atq; lugubri ueſte aſſumpta confeſtim in omnes partes litteras miſit: quibus Reges & principes obſecrabat ut pro ſalute patris Demetrii apud Seleucū intercederent. Ipſum autem Seleucum inuitis precibus rogatum miſit: ut quicquid ſibi

Fig. 15. — Le premier livre imprimé en romain.

I. LA PÉRIODE INCUNABLE

On a donné le nom d'incunables aux livres qui ont été imprimés entre la naissance de la typographie et une date arbitrairement fixée à l'année 1500. Il faut convenir qu'il était malaisé de ne pas tomber plus ou moins dans l' « à peu près ».

J'ignore quand et par qui cette délimitation fut arrêtée.

Il eut été évidemment plus naturel de fixer la fin de la période incunable à l'époque où l'on cessa en général d'user des caractères gothiques, mais c'eût été en prolonger la durée au delà de la mesure raisonnable : alors, en effet, que depuis 1464 certains imprimeurs ne cessèrent à peu près pas de se servir des lettres rondes, au contraire, d'autres usèrent des gothiques jusqu'après 1550.

La période incunable, qui ne finit point, en tout cas, brusquement avec le XV^e^ siècle, mais qu'il serait rationnel de mener jusqu'aux environs de 1520, d'abord parce qu'une division prenant strictement pour base la barrière des siècles est une sottise ; ensuite, parce que le livre a conservé son caractère primitif bien au delà de 1500, — la période incunable vit se répandre surtout deux sortes de livres : à Lyon des romans de chevalerie (Pl. X et XI), à Paris des livres d'Heures et des Missels que publiaient Vostre et Vérard (Pl. XII-XIII) ; les uns et les autres remplis de gravures, soit en taille d'épargne sur bois ou sur cuivre, soit, mais beaucoup plus rarement, en taille-douce. Ces livres d'Heures sont de curieuses choses ; leur illustration est toujours extrêmement abondante : d'une part, de grandes images au trait, à pleine page, dans des cadres somp-

tueux, les premières rappelant l'art un peu barbare des temps médiévaux, les seconds volontiers gréco-romains; d'autre part, des encadrements au criblé ou finement hachurés, où grouillent, en des scènes pittoresques, une infinité de petits personnages.

Le texte? presque toujours imprimé en un caractère que nous appelons « bâtarde », parce que, en effet, il tient une sorte de milieu entre la grosse lettre des livres liturgiques, plus accidentée, et la gothique dite « de Somme » qui l'est un peu moins.

C'est dans les livres d'Heures que les libraires se sont plu à accumuler le plus de richesse graphique, et cela se comprend: destinés, comme par le passé, aux rois et aux grands de la terre, ces livres-là devaient réunir dans leurs pages somptueuses tout ce que l'art humain y pouvait entasser : le labeur des typographes, celui du graveur et aussi de l'enlumineur.

Le premier qui s'est jeté comme à corps perdu dans l'édition de ces sortes de livres est le miniaturiste Antoine Vérard. Dès 1488 il en commençait la série ininterrompue; ses *Grandes Heures* ou Heures Royales, dont il y eut deux éditions, sont un livre magnifique (Pl. XII); moins beau pourtant que *l'Art de bien mourir* qu'il publia en 1492, et surtout que ses *Croniques de France* ou *la Mer des hystoires*, ou *les Paraboles de Maistre Alain*, ou le splendide *Arbre des Batailles*.

Vérard, éditeur des livres d'Heures, fut imité par Philippe Pigouchet, ancien ouvrier de Caillaut, qui débuta avec ses *Heures à l'usage de Paris* (1491), livre « merveilleux de tirage et de netteté », dit Claudin. Et puis, successivement, vinrent les *Heures de la Vierge*, non moins belles, les Heures de Bayeux (Pl. XIII) et celles de Lyon. Mais les plus remarquables sont à mon avis les *Heures à l'usaige de Romme,* d'un format un peu plus grand (Pl. XIV).

Pigouchet imprimait ces Heures pour Simon Vostre, libraire « en la rue Neufve Nostre Dame »; c'est le nom de ce libraire qui figure sur le titre des très magnifiques *Heures de Rome*.

M. V. MARTIALIS EPIGRAMMATON
LIBER OCTAVVS.

IMPERATORI DOMITIANO Cæſari Auguſto Germanico Dacio Valerius Martialis ſalutem. Omnes quidem libelli mei domine, quibus tu famam, ideſt uitam, dediſti, tibi ſupplicant, & puto propter hoc legentur. Hic tamen qui operis noſtri octauus inſcribitur, occaſione pietatis frequentius fruitur. munus itaq; ingenio laborandum fuit in cuius locum materia ſuccæſſerat. Quã quidem ſubinde aliqua iocorum miſtura uariare tentauimus, ne cœleſti uerecundiæ tuæ, laudes ſuas, quæ facilius te fatigare poſſunt, quam nos fatiare, omnes uerſus ingererent. Quamuis autem Epigrammata ſeueriſſimis quoque, & ſupremæ fortunæ uiris ita ſcripta ſint, ut nimiam uerborum licentiam affectaſſe uideantur, ego tamen illis non permiſi, tam laſciue loqui, quam ſolent, cum pars libri & maior, et melior ad maieſtatem ſacri nominis tui allegata ſit, meminerit non niſi religionis purificatione luſtratus accedere ad templa debere. Quod ut cuſtoditurum me lecturi ſciant, in ipſo libello huius nomine, profiteri breuiſſimo placuit Epigrammate.

Ad Librum ſuum.

Laurigeros Domini liber intrature penates
Diſce, uerecundo ſanctius ore loqui.
Nuda recede Venus. non eſt tuus iſte libellus.

N

Fig. 16. — La première italique.

Le premier dialogue de la Vie et de la Mort.

La Vie.

J'estimoye estre maintenant comme j'ay de coustume aux isles tresheureuses de fortune, ou pour dire mieux au cueur de toute la nature cachee ; Mais si je ne suis deceue je voy que je suis pour le pnt ie ne scay comment entre tombeaux et sepultures, ce qui ne m'aduint jamais certainement si quelques songes ou Imaginations vaines ne me sont apparues en quelque maniere estrange. Mais comment cela se peult il faire si le sommeil et la mort qui sont liez ensemble d'estroitte parente ne vindrent jamais en ma cognoissance, vray est que je l'ay entendu souventesfois nommer à mes parens pour une chose plaisante, les autres l'estiment hydeuse. Mon dieu quelz os sont ce la qui se tiennent de ceste fosse en forme d'homme sec et deffait ? est ce pour long Voy puis qu'il a la teste environnee d'une si belle couronne : Voila l'horrible faulx voila l'horrible faulx Je ne la veiz oncques en si cognois bien pour certain à son enseigne que c'est la Mort suyuant le cours du monde. Deux choses fort contraires se feront bien maintenant rencontrees : mais

a iiij Dieu

Fig. 17. — Le premier livre en « civilité ».

Au XVI^e^ siècle, nous verrons Kerver, Tory et S. de Colines (Pl. XVI) continuer la publication de ces beaux livres.

A Lyon, où les éditeurs avaient affaire à une clientèle de goût moins délicat qu'à Paris, les libraires et les imprimeurs publiaient, de préférence aux livres d'Heures, des romans de chevalerie; ils sont innombrables ces livres où Philippi et Reinhart, les Husz, Trechsel, Maillet / pour n'en citer que quelques-uns / mettaient en scène les Quatre Fils Aymon, Fierabras, Baudoyn comte de Flandres, Valère le Grand, Valentin et Orson, Jason et maints autres héros de grand style; ce qui ne veut pas dire qu'ils n'aient publié aussi de très nombreux classiques latins : Caraccioli, Garini, Torquemada, Voragine, Boèce, Térence, Cathon et cent autres, des traités médicaux, des livres d'offices et de jurisprudence et aussi des Bibles à foison (Pl. IX).

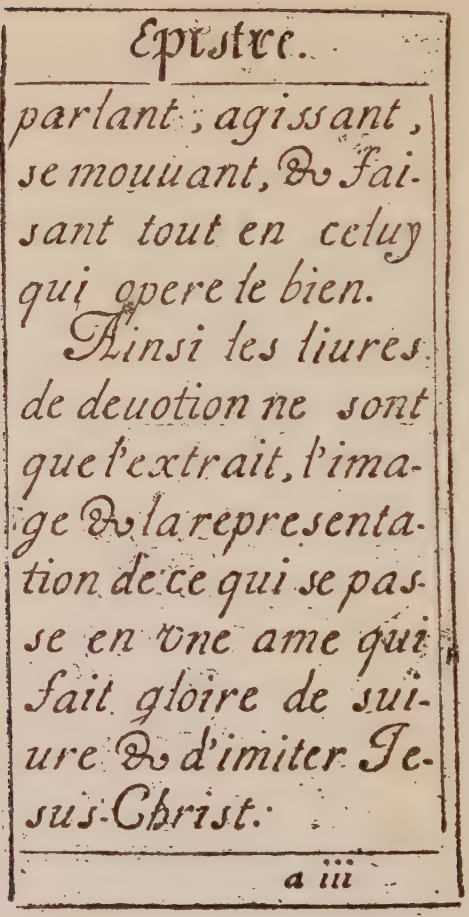
---

2. LA RENAISSANCE

Avec cette époque paraît un nouveau style du livre : la lettre de forme des incunables disparaît peu à peu; même la gothique arrondie des dernières années du XV^e^ siècle diminue de taille; les imprimeurs, déjà, n'ont plus grand souci de cette belle proportion que leurs confrères du XV^e^ savaient donner à leurs pages.

Mais c'est surtout par son illustration que le livre de la Renaissance mérite de retenir notre attention. L'influence tardive des expéditions d'Italie s'y fait sentir d'une manière extrêmement saisissante, et c'est précisément dans les Livres d'Heures de Kerver et de Tory que cette influence est le plus sensible.

Geoffroy Tory avait par deux fois visité l'Italie; il en était


Epistre.

parlant, agissant, se mouuant, & faisant tout en celuy qui opere le bien.

Ainsi les liures de deuotion ne sont que l'extrait, l'image & la representation de ce qui se passe en vne ame qui fait gloire de suiure & d'imiter Iesus-Christ.

a iii

Fig. 18. — Un livre en « écriture ».

revenu singulièrement influencé par les œuvres vénitiennes et florentines qu'il y avait vues, et ses livres en portent l'empreinte irrécusable : ses *Heures* de la Vierge ne sont pas pour me contredire !

A côté de Tory, bien d'autres imprimeurs, influencés par sa manière, firent, dans le goût italien, des livres admirables : j'en reproduis des spécimens plus loin.

Que l'on ne s'étonne pas de ce que je donne principalement comme exemples des titres de livres : il n'y a guère que dans ces frontispices et dans les pages de départ que l'on peut juger de la manière et de l'habileté d'un imprimeur... Si, pourtant, il y a encore autre chose où se peuvent mesurer son savoir, son goût : c'est la glose !

La « glose », c'est le commentaire que mettait l'auteur à côté de ses propositions principales ; ces explications, difficiles à disposer et qui auraient pu s'opposer radicalement à une belle esthétique de page, les imprimeurs du XVI^e^ siècle avaient trouvé, au contraire, le moyen de les faire servir à leurs artistiques desseins. Comme cette glose était, en général, plus abondante que les textes eux-mêmes, ils la composaient en caractères moins gros, dont ils encadraient le « principal ». Et ils faisaient cela avec une science remarquable, un goût parfait, un sens admirable du balancement des marges (Pl. XVII) ; tant est qu'une page, par exemple, d'un *Corpus juris*, matière ingrate, put, entre les mains d'un imprimeur habile, devenir un enchantement.

La Renaissance française, dans le livre, c'est le règne des Estienne (Pl. XX-XXI), de Simon de Colines, (Pl. XIX), de Tory (Pl. XVIII). Les œuvres de ces grands typographes ont alimenté les publications ayant trait au livre, où l'on peut facilement les retrouver ; on en verra ici plusieurs spécimens, mais je me suis appliqué, en même temps, à montrer des exemples moins connus mais tout aussi démonstratifs.

A la fin du XV^e^ siècle, l'Italie, ravagée par les factions, était

devenue la proie des Médicis. En 1494, Charles VIII, appelé par Sforza, s'y porta à la tête de ses armées et en un tournemain l'investit et la conquit. La République transalpine était divisée en trois classes : *i Grandi*, *i Popolani* et *la Plebe* ; mais « des insurrections fréquentes réduisirent parfois tout le gouvernement aux mains de la classe populaire ; à tel point que les grands en furent exclus entièrement et ne purent y être réintégrés qu'en faisant abandon de toute vanité de race et en s'inscrivant comme membres des arts ou corporations populaires ». Beaucoup préférèrent l'exil, et la France s'emplit de ces réfugiés, de ces exilés, de ces mécontents qui avaient fui le *vae victis* des vainqueurs et qui apportèrent chez nous cet italianisme dont notre art fut, un temps, imprégné jusqu'à ses moelles, si j'ose dire.

Cinquante ans plus tard, la France abrite toute une colonie italienne, nombreuse et distinguée, qui descendait des proscrits volontaires des guerres d'Italie, et Lyon a sa grande part de ces « nations » qui y ont apporté la prospérité : Alamanni, Galilei, Wardi, Giuntini, Poggio, Mei, Bandini, Rucellai, Albizi, Ricci, Altovici, Bonvisi, Simeoni, Guadagni, Manelli, Nobili, Salviati, Panciatichi, d'Elbene, Strozzi, Capponi et plus d'un autre.

a) L'INFLUENCE DE L'ITALIE.

Cette influence étrangère était entrée en France non seulement avec des artistes qui avaient, possible, suivi nos armées en Italie à la fin du XV^e^ siècle et en étaient revenus avec elles, mais encore et surtout par l'action directe des artistes et des littérateurs italiens accourus plus tard à la Cour de France, et aussi des livres qu'ils en avaient apportés : il est de toute évidence qu'une œuvre comme *le Songe de Poliphile* devait

influencer d'une manière extrêmement forte le milieu artistique français.

C'est, en effet, de cette époque que datent les réminiscences poétiques italiennes et la publication incessante des livres qui, comme *les Triomphes de Pétrarque*, le *Décaméron* de Boccace, les *Emblèmes* d'Alciat et surtout les *Métamorphoses* d'Ovide, se sont vu imprimer en des éditions aussi innombrables que luxueuses.

Ce n'est, d'ailleurs, pas seulement à Paris, ni autour de Fontainebleau où le Primatice, Léonard, le Rosso, Serlio et bien d'autres entouraient le roi François, que s'exerçait l'influence italienne ; à Lyon aussi, le Petit Bernard « fait du Primatice en petit » et décore sans relâche les livres de Jean de Tournes.

Jean de Tournes! il sera difficile de trouver, voire à Paris, un typographe dont l'influence aura surpassé celle de l'imprimeur lyonnais. Formé chez Sébastien Gryphius, où il avait, en 1532, suivi l'impression des *Opere toscane* de Luigi Alamanni, Jean de Tournes avait conservé de cette collaboration un souvenir très vif. En 1545, quand il écrit la préface des *Triomphes* de Pétrarque, qui était une lettre à Maurice Scève son compatriote, Jean de Tournes rappelle qu' « or havend' io fato tagliar questi carrateri et altri propri per stampar poeti et altri opere da piacer » ; et il y exalte la langue toscane « la qual cosa mi mosse non solamente ad aprezar, ma encora ad amar e a compiacermi molto in questa lingua toscana ».

« Il est impossible de croire, écrit Dorothy O'Connor, que les séjours d'Alamanni, de cet Italien qui, à cette époque, a fait plus que n'importe lequel de ses compatriotes pour acclimater en France les idées de son pays, n'aient pas influé sur la fortune des lettres à Lyon ». Or, Alamanni n'y était pas seul d'Italien ; la colonie transalpine s'y trouvait fort nombreuse, soit volante, soit à demeure, et le livre s'est grandement ressenti de cette réunion de savants et de poètes qui, loin de Paris et des bûchers de la Sorbonne, étaient à l'aise pour exprimer libre-

Fig. 19. — Bordure de G. Tory.

Fig. 20. — Bordure de B. Salomon.

ment leurs opinions, d'une orthodoxie douteuse. « Après Pétrarque et Boccace, poursuit Mlle O'Connor, ce sont Alberti, l'Arioste, Boiardo, l'Arétin, Dante, Plutarque qui préparent le chemin pour la foule des livres italiens imprimés après 1550 dans la ville... *Le Courtisan* de Castiglione, publié en 1538 chez Juste, eut tout de suite dans toute la France un succès étonnant. Auprès de François Ier, de Marguerite de Navarre et de toute la noblesse française, il passa pour le code du parfait gentilhomme. A Lyon, dans cette ville où les rois de France firent de fréquents séjours, où habitait Scève, « prêtre du néoplatonisme prêché par Castiglione, il dut avoir des lecteurs fidèles ».

Nous avons vu plus haut ce qu'était le livre à Paris à cette époque ; qu'était-il à Lyon ?

C'est dans les éditions de Jean de Tournes, de Macé Bonhomme et de Guillaume Rouillé qu'il faut le rechercher : ceux de de Tournes surtout. Dire qu'entre les mains de cet imprimeur magnifique l'ornementation du livre fut toujours scrupuleusement originale serait évidemment excessif ; si l'on voulait user de rigueur minutieuse, on trouverait peut-être qu'entre certaine bordure gravée par Bernard Salomon et utilisée par Jean de Tournes (Fig. 20), et certaine autre bordure gravée et publiée par Geoffroy Tory (Fig. 19), il y a d'étranges ressemblances, ce qui ne veut pas dire du tout que cette bordure gravée et publiée par Tory fût forcément originale elle-même, tant elle suinte l'art italien. Car, si nous en croyons M. Rafaelo Bertieri, Tory fut de ceux qu'un plagiat de plus n'effrayait point. Mais passons sur ces larcins qu'aucune loi ne pouvait enrayer, et qui, d'ailleurs, n'avaient point alors, même aux yeux de ceux qui paraissaient en être les victimes, l'importance que nous y attachons.

Le type des livres lyonnais du XVIe siècle, ai-je dit, il faut l'aller prendre dans les éditions de Jean de Tournes d'abord, et

parmi ces derniers il faut encore en distinguer deux groupes : le livre purement typographique et le livre illustré.

Des premiers, l'un des plus caractéristiques de la manière de Jean de Tournes est le *De Duplici copia verborum ac rerum* d'Erasme (Pl. XXII), avec son beau titre en double pyramide renversée, amortie par une délicate feuille de lierre ; avec son beau médaillon d'Erasme, gravé à n'en pas douter par le Petit Bernard, avec sa magnifique page de départ, ornée d'une lettre à rinceaux que l'on dirait faite tout exprès pour elle, tant sa retombée sur les sept premières lignes du texte est juste et précise (Fig. 21).

Quant aux livres illustrés, leur variété est beaucoup plus grande : tantôt les de Tournes se contentaient d'y jeter quelques gravures éparses et disparates, comme c'était l'usage, et ainsi que le fit Jean I pour les *Illustres Observations antiques* de Symeoni (Pl. XXIII), dont l'édition est si rare ; tantôt, au contraire, leurs livres illustrés constituent un ensemble de tableaux symétriques et de parfaite unité, comme on le voit dans les *Métamorphoses* d'Ovide (Pl. XXIV). Mais ce qu'il y a de plus beau, à mes yeux, dans la bibliographie de ces imprimeurs splendides, c'est les *Alliances généalogiques* de Paradin ; c'est là que le talent transcendant de metteur en pages de Jean I a atteint sa plus belle expression (Pl. XXV).

L'influence latine est remarquable aussi dans les livres de Guillaume Rouillé, qui a fait un séjour à Venise, dans la maison de Gabriel Giolito, « où il s'était formé au commerce de la librairie » ; *havendo passati molt' anni mia gioventu nel paese d'Italia*, dit-il dans la lettre-préface de son Pétrarque de 1550, et son entrée, à Lyon, chez les Portonariis, à son retour, s'explique, écrit Baudrier, par les cordiales relations qui existaient entre les Giolito de Venise et les libraires italiens de Lyon.

La page de départ de la *Description de la Limagne d'Auvergne*, de Syméoni, va suffisamment témoigner de l'influence italienne

DES. ERASMI ROTERODAMI DE VERBORVM COPIA COMMENTARIVS PRIMVS.

Periculosam esse copiæ affectationem.

CAPVT I.

VT NON *est aliud, uel admirabilius, uel magnificentius, quàm oratio, diuitē quadam sententiarum, uerborumq; copia, aurei fluminis instar exuberans: ita res est profectò, quæ non mediocri periculo affectetur, propterea quòd iuxta prouerbium, Non cuiuis homini contingit adire Corinthum. Vnde non paucis mortalibus usu uenire uidemus, ut diuinam hanc uirtutem, sedulò quidem, sed parum feliciter æmulantes, in futilem quandam ac deformem incidant loquacitatem, dum inani, citraq; delectum cōgesta uocum & sententiarum turba, pariter & rem obscurant, & miseras auditorum aures onerant. Adeò ut literatores aliquot hac ipsa de re, si dijs placet, etiā præcepta tradere conati, nihil aliud assecuti uideantur, quàm quòd copiam professi, suam prodiderūt inopiam. Quæ quidem res nos commouit, ut partim è medijs artis rhetoricæ præceptis ad hoc institutū idonea deligentes, partim quæ diutino iam dicendi, scribendiq; usu sumus*

FIG. 21. — Une page de Jean de Tournes.

DESCRIPTION

DE LA LIMAGNE D'AVVERGNE EN FORME DE DIALOGVE,

Auec plusieurs Medailles, Statues, Oracles, Epitaphes, Sentences, & autres choses memorables, & non moins plaisantes que prouſitables aux amateurs de l'Antiquité,

Traduit du liure Italien de Gabriel Symeon en langue Françoyse par Antoine Chappuys du Dauphiné.

Languet de Shury
A LYON.

PAR GVILLAVME ROVILLE,

1561.

FIG. 22. — Une page de Rouillé.

dont Rouillé s'était imprégné pendant « les *molt' anni* de sa jeunesse qu'il avait passées dans le pays d'Italie» (Fig. 22).

Il faudrait un livre entier pour développer assez ce thème inépuisable de l'influence, sur le livre français, de la Renaissance italienne : il y aurait tant à dire sur les poètes transalpins dont les œuvres furent publiées en France, à Lyon surtout, après qu'Alamanni y eut fait imprimer ses *Opere toscane*, sur les œuvres de Plutarque, de Boccace, de Pétrarque, de l'Arétin, de Dante ; et j'en laisse plus d'un.

b) L'INFLUENCE DE L'ALLEMAGNE.

Incontestable aussi l'action qu'exerça sur nos artistes, et par là même sur les livres qu'ils étaient appelés à décorer ou à illustrer, l'art d'un Holbein, d'un Dürer, d'un Cranach ; incontestable, mais tout de même beaucoup moins marquée que l'influence italienne. En 1538, les Trechsel de Lyon impriment, pour Jean et François Frellon, une belle édition des *Simulachres et historiees faces de la mort* (Pl. XXVI-XXVII), « autant elegamment pourtraictes que artificiellement imaginees » ; *imaginées*, cela veut dire gravées, et ce curieux néologisme, dont se servit Jean de Vauzelles pour vanter l'œuvre du graveur, n'a pas manqué de « soulever de nombreuses controverses », car, disaient ceux qui rapportaient le mot *imaginées* non au graveur mais au dessinateur, puisque l'auteur des quatrains qui accompagnent les vignettes affirme dans sa préface que « la mort craignant que ce excellent painctre ne la paignist tant visve, qu'elle ne fut plus crainte Mort... et lui accelera si fort ses iours qu'il ne peult parachever plusieurs aultres figures ia par luy trassees », ce ne peut donc être Holbein, qui ne mourut qu'en 1543 : « Les auteurs sont d'accord pour attribuer à Hans Lützelburger le monogramme qui se lit, dans un écusson, au bas d'une plan-

che », et ce Lützelburger aurait gravé ces petites pièces remarquables d'après Jean Holbein le Jeune.

« Les œuvres des maîtres allemands, dit Mortet, contribuèrent au progrès de la technique française, en montrant quel relief saisissant on pouvait donner aux estampes par de savantes combinaisons de tailles et de contre-tailles .. », et il est incontestable, en effet, que, dans les œuvres françaises postérieures au milieu du XVI^e^ siècle, cette influence-là soit très marquée, et qu'elle ait sa répercussion jusque dans certains livres du XVII^e^ siècle.

---

3. L'ÉPOQUE ET L'INFLUENCE DE PLANTIN

Depuis le milieu du XVI^e^ siècle les libraires, peu ou prou, introduisaient dans leurs éditions quelque gravure au burin, mais c'est à partir de 1570 et sous l'influence de Christophe Plantin, le grand imprimeur français d'Anvers, que ce genre de gravure atteignit un développement considérable. A ce moment, le livre prend un tour tout à fait nouveau. La grande bible polyglotte que publia cet imprimeur célèbre, en 1569, détermina cette direction nouvelle, qui devait marquer le premier déclin des gravures sur bois, « difformes et désagréables », disait-on.

A cette époque, qui est celle de Léonard Gaultier, de Thomas de Leu, de Jaspar Isac (Pl. XXXI), de Fornazeris (Pl. XXX) / je parle du début du XVII^e^ siècle / le livre commence en général par un majestueux frontispice (Pl. XXIX) occupant toute la page; seul un cartouche s'y fraye une place qu'occupe le titre de l'ouvrage : ce frontispice, c'est parfois une allégorie du sujet même du livre, parfois une décoration symbolique, parfois aussi un grand portrait de l'auteur; et si ce frontispice est absent, alors le titre même du livre s'orne, là aussi, d'un por-

Fig. 23. — Une décoration de S. Leclerc.

Fig. 24. — Un fleuron des *Délices de l'Esprit.*

trait magnifique, mais le plus souvent de la marque du libraire ou de l'imprimeur, ample, somptueuse, souvent un véritable tableau, telle la marque de Denis Thierry (Pl. XXXII) qui est une vue de Paris : le Louvre, la Tour Saint-Jacques, Notre-Dame et le Palais, superbe estampe anonyme dont on aimerait à connaître l'auteur. Parfois aussi, cette marque représente le monogramme du libraire, et elle n'en est pas moins belle, car les dessinateurs qui groupaient ces initiales savaient y mettre un art que nous avons depuis longtemps désappris (Pl. XXXIII). Et quand ce n'était ni un portrait, ni une marque, c'était un de ces bouquets si curieusement composés, où se surpassaient de petits graveurs qui ont tout à fait oublié de nous laisser leur carte, et c'est dommage ! (Pl. XXXV).

Certes, le burin a ce quelque chose de froid et de guindé qui le place si loin au-dessous de la xylographie ! Tout de même, quand Nanteuil, Edelinck et même Pierre Drevet se mêlaient de graver quelque portrait pour orner un frontispice, il fallait bien, de gré ou de force, convenir que c'était du beau travail. Or, ce sont des portraits, souvent, qui sont à la porte des livres du XVII^e^ siècle, et les grands virtuoses dont j'ai écrit les noms plus haut ne manquaient pas d'acolytes, presque de leur force, qui les aidaient dans leur besogne royale : Chauveau, Mellan, Lepautre...

Et puis, il y avait aussi l'eau-forte, que maniaient avec un talent suprême Callot, Bosse, Le Clerc et maints autres : si les deux premiers n'ont pas beaucoup « donné » dans l'illustration et la décoration du livre, combien de planches ravissantes ne devons-nous point à Sébastien Le Clerc ? (Fig. 23).

On a peut-être un peu trop et inconsidérément critiqué le livre et les imprimeurs du Grand Siècle : ces gens-là, pourtant, avaient une manière à eux de trousser une dédicace ; ils avaient un sens à eux de balancer les blancs d'une page que peu d'imprimeurs du XVI^e^ siècle, peut-être, eussent été capables de concevoir. Si la solennité un peu emphatique qu'ils mettaient

dans leur manière de flatter les goûts fastueux de leur roi dépasse un peu les saines limites de la simplicité, il faut leur pardonner beaucoup à cause de la noblesse avec laquelle ils aidaient les auteurs à glorifier « le Maître » (Pl. XXXVI).

Il y a, dans la littérature du XVII^e^ siècle, de belles pages qu'il est de mauvais goût de mésestimer ; Chauveau grava pour *les Délices de l'Esprit* de Dumarest, une suite splendide de bandeaux et de fleurons d'une rare magnificence (Fig. 24).

---

4. LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Quand vint le dix-huitième siècle, c'est-à-dire, pour être plus précis, le règne de Louis XV, tout changea ; toute cette belle ordonnance des livres sombra dans une simplicité de plus en plus grande, pour aboutir à cette architecture facile et un peu frivole qui nous a valu des chefs-d'œuvre de grâce, d'ingéniosité et d'esprit. C'est le règne de ce qu'il est convenu d'appeler « la vignette ». Il est inexact de dire que la gravure y fut « portée à un degré de perfection qui n'a guère été surpassé », mais on peut affirmer que jamais l'illustration ne connut une époque où brilla avec plus de plénitude la fantaisie et la virtuosité des dessinateurs et des graveurs ; car si, dans les périodes anciennes, le rôle de ces derniers avait été à ce point effacé qu'ils ne songeaient que rarement à sauvegarder la paternité de leurs planches, celui des graveurs du XVIII^e^ siècle fut l'égal du rôle des dessinateurs ; l'œuvre d'un Choffard, d'un Laurent Cars, d'un Moreau le Jeune, d'un Tardieu, par exemple, qui signaient bel et bien leurs cuivres, vaut l'œuvre d'un Boucher, d'un Audran, d'un Eisen, d'un Marillier, d'un Gravelot ou d'un Cochin ; d'ailleurs, ces derniers ne répugnaient point à empoi-

Fig. 25. — Une décoration à la Fournier.

Fig. 26. — Fleuron de P. S. Fournier.

gner le burin ; Choffard, Marillier et Gravelot furent tout aussi graveurs qu'ils furent dessinateurs (Pl. XXXVIII, XXXIX et XL).

Quant à la typographie pure, elle trouva en Pierre Simon Fournier un auxiliaire d'une habileté consommée qui, s'exerçant au profit du livre courant, que les grands coryphées du burin dédaignaient quelque peu, transforma avec infiniment de bonheur la petite librairie : il n'est, entre 1735 et 1790, le moindre livre qui ne soit orné de quelque bandeau ou de quelque fleuron construit avec les vignettes interchangeables de Fournier le Jeune, et c'est merveille que de voir le goût et parfois la naïveté charmante que mettaient les imprimeurs dans ce jeu de construction typographique qui, tout en leur épargnant les frais impossibles d'une véritable illustration ou même d'une décoration gravée, leur permettait tout de même d'orner délicieusement leurs moindres livres (Pl. XLII).

Naïfs, d'ailleurs, ils ne l'étaient pas toujours ces brimborions-là, et quand Fournier lui-même se mêlait de mettre en œuvre tous ces petits prismes de métal, il construisait des fleurons qui n'ont aucune peine, ma foi, à soutenir le parallèle avec les meilleurs du Petit Bernard : témoin celui qui orne la page xxxii du tome I de son précieux *Manuel typographique* (Fig. 26).

Né d'une famille de fondeurs, Pierre Simon Fournier, s'il ne brilla pas par la lettre, mit, en effet, un talent extraordinaire à créer la vignette typographique ; grâce à lui, par l'activité qu'il mit à combiner, à graver et à fondre toutes ces petites choses avec lesquelles il faisait merveille, le livre ordinaire du XVIII^e^ siècle prit un aspect enjoué et badin que la lettre seule eût été incapable de lui donner. Il faut savoir grand gré à Fournier d'avoir permis aux bibliophiles de rechercher les petits livres de Barbou (Pl. XLIII) avec la même patience et le même zèle, presque, qu'ils déploient à dénicher un Jean de Tournes.

Il n'est, non plus, entre 1685 et 1790, un grand siècle, un

seul livre où ne se puisse trouver quelque bois signé Le Sueur, Papillon ou de vingt autres noms de petits xylographes modestes qui prêtaient aux vignettistes un concours aussi utile que désintéressé; dans les magnifiques *Fables de La Fontaine* dites « d'Oudry », on peut voir de grands fleurons de Jean Michel Papillon ou de Nicolas Le Sueur (Fig. 27), que je n'ai pas la moindre peine à préférer à Oudry lui-même.

Le dix-huitième siècle fut une époque de fantaisie et de caprice ; le livre y prit toutes sortes de formes imprévues et singulières. Vers 1758, un prêtre célèbre par son esprit, l'abbé Caraccioli, se reposait des soucis de son ministère, si tant est qu'il en exerçât un autre, en publiant de petits livres sinon grivois, mais frivoles, non seulement en couleur, mais en plusieurs couleurs. Le premier fut *le Livre à la mode*, à la verte feuille, de l'imprimerie du Printemps : on voit le ton. Ce petit opuscule était dédié « à Messeigneurs les Petits-Maîtres et Mesdames les Petites-Maîtresses » ; il était imprimé tout en vert ! L'an d'après, Caraccioli en publiait, sous le même titre, un autre imprimé tout en vermillon et qu'il dédiait cette fois « A[illegible]Messieurs et Dames à vapeur » : il est à croire que, en ce temps-là, nos petits abbés n'avaient pas d'archevêque.

Un an plus tard, en 1760, paraissait *le Livre des Quatre Couleurs*, imprimé, celui-ci, en citron, bleu, puce et rouge : ce fut le triomphe de cette polychromie spéciale. « La bigarrure est tellement à la mode, dit le spirituel auteur, que ce livre a droit de se présenter au milieu de la belle société ». Personne ne le lui contesta, que je sache, et s'il ne remplaça pas le *Dictionnaire Encyclopédique*, il courut plus vite, comme le prévoyait l'auteur; les esprits de ce temps, changeants comme les baromètres, ne s'en effarouchèrent point, car il représentait à merveille et les cœurs mobiles et les goûts vacillants de ce temps doré (Pl. XLIV).

C'est de cette époque aussi que date l'épanouissement du livre gravé dont on connaît de charmants exemples (Pl. XLI).

Fig. 27. — Fleuron de N. Le Sueur.

5. LA RÉVOLUTION

La Révolution venue, le livre change de tenue ; une singulière austérité enveloppe toutes choses, l'illustration et jusqu'à la moindre décoration désertent les impressions, qui deviennent d'une excessive sobriété (Pl. XLIX-L).

Cette époque est dominée, typographiquement, par le génie d'un homme : Pierre Didot, dit Didot l'Aîné, imprimeur magnifique, fils d'imprimeurs et de fondeurs de grand talent.

Faut-il regretter que Pierre Didot soit parvenu à la pleine maturité de son talent remarquable à une époque où la sobriété était devenue plus qu'une règle, presque une obligation dont l'oubli pouvait offrir quelque danger ? je ne le crois pas. En plein dix-huitième siècle, au milieu du débordement des graveurs, Pierre Didot, imprimeur de la race des Bodoni et des Baskerville, n'eût sûrement pas été autre qu'il fut ; il eût imprimé les *Fables de la Fontaine* comme il le fit pour son « Racine », avec un art consommé mais dépouillé des mièvreries que commandait le relâchement des mœurs de l'Ancien Régime finissant.

« La Révolution avait causé à la librairie un préjudice considérable », et cela se conçoit : les hommes avaient à coup sûr d'autres préoccupations que « les joies paisibles de la bibliophilie », et la grande peur paralysait évidemment l'élan qui pouvait demeurer latent dans l'esprit des amis des livres. Seul, un homme poursuivait son chemin, inlassablement : Pierre Didot, plongé dans la publication de sa Collection du Louvre. Aidé par son frère, Firmin, il composait ces livres avec de belles lettres neuves dessinées et gravées par ce dernier, et c'était une joie, au milieu des transes et des inquiétudes que

n'avaient fait que tempérer thermidor, de parcourir ces magnifiques pages dont on a dit qu'elles étaient « la plus belle production typographique de tous les pays et de tous les âges ».

Pierre Didot, en effet, commençait sa carrière par un coup de maître; mais il y a des raisons de penser que le parti qu'il avait pris d'illustrer abondamment ces livres, il le regretta par la suite : à l'exemple de son confrère Bodoni, et surtout de Baskerville, il se renferma dans une sévérité excessive et proscrivit parfois de ses livres la moindre décoration.

---

6. LE PREMIER EMPIRE

Le Premier Empire évoque, au point de vue particulier qui est la raison d'être de ce livre, l'organisation de la librairie. En 1810, le 5 février, un décret est publié qui réglemente sévèrement le régime du livre. Ce décret institue une Direction Générale de l'Imprimerie et de la Librairie, à la tête de laquelle est placé le comte de Portalis. Le nombre des imprimeurs est rigoureusement limité dans chaque ville, et ceux-ci doivent être brevetés et assermentés : restriction des libertés, gêne dans le choix des livres, déchéance fatale, malgré le soin de l'Empereur / soin apparent / de ne mettre le noble métier qu'entre les mains d'hommes dignes de l'exercer; en réalité, nécessité pour le pouvoir d'avoir dans la main une poignée seulement de ces hommes dont le dangereux métier était d'aider à la propagation des idées, bonnes ou mauvaises.

Quant à l'art lui-même, il ne fit pas à cette époque un très grand pas. L'invention de la lithographie, venue du Rhin, ne devait pas être pour le livre une découverte inestimable : ce procédé demeura toujours confiné dans l'estampe et la carica-

ture, caricature politique ou judiciaire, où se complut Daumier ; la somptueuse publication des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France,* vingt grand volumes in-folio, restèrent à peu près sans écho dans la librairie (Pl. LV), et tous les efforts de Géricault, de Charlet, de Gigoux, de Célestin Nanteuil, et même de Delacroix et d'Ingres / si toutefois il y eut effort / restèrent vains.

C'est que le romantisme envahissait tout et nous ramenait la gravure sur bois.

---

7. LE ROMANTISME

Vers 1775, en Angleterre, Thomas Bewick avait donné le départ de cette renaissance dans une édition des *Fables de Gay.* L'un de ses élèves, Charles Thompson, avait été attiré en France, non pas par Ambroise Didot mais par Firmin son père, et il y avait introduit cet art un peu nouveau.

La technique du bois n'était plus, à ce moment, la taille qu'avaient pratiquée les graveurs du XVI[e] siècle et plus tard la dynastie des Papillon ; c'était un métier tout différent, qui consistait à graver le bois de bout, un bois fort dur, du buis le plus souvent, sur lequel l'outil trouvait des ressources qui lui avaient manqué sur le cormier de fil des anciennes techniques. Le départ réel du livre romantique fut donné avec l'*Histoire du roi de Bohême et de ses trois châteaux*, de Charles Nodier, et il atteignit sa plus parfaite expression dans le *Gil Blas* (Pl. LIII-LIV) qu'édita Dubochet en 1838. Tout un clan de dessinateurs et de graveurs, sous l'égide du *Magasin pittoresque,* que dirigeait Charton, participa à cette rénovation. Tony Johannot et Porret

furent les coryphées de cette nouvelle pléiade, qui devait finir avec Gustave Doré et Daniel Vierge.

Le livre romantique, que les bibliophiles rechercheront plus tard à l'envi, marque dans l'évolution de la librairie l'un des stades les plus remarquables qui soient ; la période héroïque nous offre des livres rares, beaux avec plénitude ; la Renaissance, des éditions que recherchent avidement les bibliophiles pour des raisons diverses ; le Romantisme leur en réserve pour plus tard qu'ils ne rechercheront pas avec moins d'ardeur, et qui, lorsque la satiété de « l'ancien » sera venue / ce qui, hélas, « se verra » /, leur coûteront tout aussi cher.

Il est impossible, dans un livre aussi succinct pour un sujet aussi vaste, de s'arrêter longuement à chaque période de l'histoire. Le Livre romantique trouvera un jour l'historiographe qu'il mérite, et son livre ne manquera ni d'intérêt ni de lecteurs, j'en suis sûr.

Au simple point de vue de son titre, le livre romantique est de deux sortes : la manière sobre des Didot — des Didot et de leurs adeptes — n'y utilisant qu'une seule lettre, la leur, le didot (Pl. XLVI-XLVII) ; et le style fantaisiste, dans lequel les éditeurs introduisaient toutes les lettres que leur offraient les casses de leurs imprimeurs. Il en existe même une troisième manière : celle des Paulin, des Dubochet, des Gosselin (Pl. LII), qui usaient de la gravure et de la lithographie pour surcharger leurs titres de traits de plume ou de ces grands encadrements que dessinaient sans trêve Tony Johannot et surtout Célestin Nanteuil, le peintre éperdu des titres de chansons.

Quant à l'intérieur de leurs livres, ils le fourraient de maintes images : bandeaux, fleurons, lettres ornées dégringolant en cascades dans les marges, et ils renfermaient volontiers cet ensemble dans un cadre fait d'un mince filet simple ou double (Pl. LIV).

Le livre de prix est une invention romantique ; avant de re-

vêtir le bel habit rouge bardé d'or sous lequel les gens de ma génération l'ont connu — il s'en habille peut-être encore ? — il était vêtu de toutes les couleurs ; j'en possède quelques-uns, allant de 1835 à 1900 : les premiers sont recouverts de papiers unis, verts, bleus ou mordorés et décorés de rinceaux d'or ; plus tard, quand la lithographie eut jeté son feu dans des emplois plus relevés, on en imprima de petites estampes qui furent collées sur la couverture des livres de prix ; on en vit aussi, tout couverts de mosaïques multicolores, qui venaient de chez Barbou de Limoges.

Les livres de prix étaient édités à Avesnes, par Viroux ; à Paris, par Emery, par René, par Ardant ; à Limoges, par Barbou ; à Lille, par Lefort ; depuis 1860, ils sont devenus une sorte de monopole de Mame, à Tours, qui n'y met plus grande variété.

---

8. LE « DIX-NEUVIÈME SIÈCLE »

Ce que j'appelle « dix-neuvième siècle », c'est la période qui va de la fin du Romantisme jusqu'à l'Art moderne, période de déclin qui s'acheva dans le marasme effroyable de l'Art nouveau dont, par la faute des auteurs et l'entêtement implacable et ignorant des imprimeurs, nous ne sommes pas encore sortis.

Cette époque néfaste commence donc avec les œuvres du Second Empire et la naissance du « procédé » et surtout de la similigravure, dont la nature a impérieusement exigé cet effroyable substratum qu'est le « beau papier couché ». Je sais qu'en parlant ainsi je me mets à dos pas mal de gens de bonne foi.

La similigravure et son support inéluctable, le papier cou-

ché, sont choses infiniment respectables et je les respecte infiniment, mais hors de chez moi. Il y a temps pour tout faire et emploi pour toute chose ; je ne dénie nullement à tout cela le droit à la vie ; je reconnais même qu'en certaines occurrences *cela* permet des réussites qui ne pourraient être obtenues qu'avec peine par d'autres matières. Mais, de même que l'idée ne viendrait pas d'employer des substances ignifuges pour construire des palafittes, je me demande à quoi rime le papier couché quand il s'agit d'imprimer des clichés au trait ou même un simple texte? ce que j'ai vu, hélas, plus d'une fois.

Le Second Empire n'abusa de rien, mais il mit au monde des livres qui ne brillent par aucune qualité remarquable. Est-ce à dire que ses productions typographiques ne puissent être comparées aux nôtres? si, mais pour reconnaître leur supériorité. D'abord, 1850 c'est l'époque où commençait seulement l'emploi du bois comme matière à papier, et celui-ci était fait avec des soins que depuis longtemps nos fabricants ont désappris : pas plus, d'ailleurs, que les imprimeurs n'ont désappris de faire de beaux tirages.

La France avait à ce moment des imprimeurs soigneux : Raçon, Motteroz, Claye, Pitrat, Protat, tant et tant d'autres qui avaient de leur beau métier une conception tellement différente de la nôtre ! et quand Liseux, quand Poulet-Malassis ou Hetzel publiaient un livre, ils entendaient que celui-ci fût beau. Malgré le désir que j'en ai, je ne veux faire aucun rapprochement avec ceux qui, numériquement, tiennent aujourd'hui la tête de l'édition française : mais je vais y revenir.

9. LE MODERN' STYLE

Modern' style ! ironie, duperie.

Quand vint l'époque où furent créés ce mot et cette chose, on espéra qu'ils épargneraient le livre : que non ; il fallut que la force des choses agit ici comme elle agit dans l'architecture, dans le meuble et dans la pyrogravure de nos jeunes filles désœuvrées, et il sortit de cette emprise les chefs-d'œuvre que l'on sait.

« ...On s'est cru fatigué, un jour, du calme des Didot dont on ne pourra plus dépasser l'équilibre. Les essais ont porté d'abord sur les titres ; avec des cadres et des ornements, on a tenté de mettre de la fantaisie. Le XVIII[e] siècle n'avait permis que l'encre rouge. On voulut aller plus loin. Après le titre, on s'en prit à la préface, puis au texte lui-même. On arriva tranquillement au titre Exposition Universelle ; des centaines de projets affluèrent ; le public, dont le goût était peu cultivé, se laissa prendre et nous eûmes la honte de la typographie. C'était à qui ferait l'alphabet le plus affreux... ».

Comme M. Vaucaire, le signataire de ces lignes, ne précise pas ou précise assez mal le temps et les œuvres dont il veut parler, chacun, à l'envi, va rejeter la faute de cette honte sur son voisin, de Louis XVI à Monsieur Poincaré. Calmez-vous, typos de 1900, c'est de vous qu'il veut parler. Ecoutez :

« ...On eut le clair de lune, la midinette, l'Auriol entourés de fleurs stylisées, le Grasset et ses chardons étoilés, le Giraldon chez qui l'A majuscule avait l'air d'une guillotine et dont les f et les t étaient barrés de croix de Malte, le Fournier-le-Jeune, remis à la mode, et qui ressemblait à des barreaux de chaise sculptés ; les élégantes, les teutonnes, les colombien-

nes, le Naudin aux traits minces et aux empattements crochus, surtout dans l'italique, véritable fil de fer barbelé... On reprit les latines maigres, on les habilla, elles devinrent les fleurs ornées. Elles ne servent plus heureusement qu'à être gravées sur les plaques commerciales des petits marchands... ».

Je ne connais rien de M. Vaucaire, sinon qu'il est un homme de goût... sévère, et que certaines des lettres qu'il maltraite ainsi ne méritent peut-être pas tant d'anathème ; mais M. Vaucaire a bien parlé tout de même !

Que faire devant ces accusations? mieux, tout simplement, que nous n'avons fait jusqu'ici ; est-ce si difficile?

On oublie beaucoup trop que nous avons sous la main tous les bons exemples possibles ; nous sommes si bas que nous n'avons qu'à jeter les yeux sur tout ce qui nous a devancés, voire le Romantisme et jusqu'au Second Empire ; nous y trouverons des modèles à imiter. Car, hélas! nos créations, nos innovations sont telles qu'elles ne laissent aucun espoir d'une rénovation élégante : je parle comme je l'aurais fait en 1905 !

10. LA PÉRIODE ACTUELLE

Depuis vingt ans, en effet, il faut loyalement le reconnaître, certains éditeurs ont fait de très grands efforts pour remonter le courant qui nous entraîne ; des sociétés de bibliophiles se sont fondées de toutes parts qui ont mis en commun un fonds magnifique de ressources et de goût et réussi à sauver l'honneur de la librairie française, singulièrement compromise. On a vu des réussites remarquables, et aussi quelques insuccès, qui sont peut-être des exceptions faites pour confirmer les progrès acquis.

On a cherché à faire ressortir que la seule beauté du livre réside « dans l'essentiel même, dans cette union de l'esprit, de la lettre et du papier » : c'est peut-être plus vrai qu'on ne le pense ; j'ai peine à croire que ce puisse n'être qu' « une solution extrême et qui résout le problème en l'exténuant ». Je considère un de ces livres, « parés uniquement de beauté typographique » ; j'y vois bien « un fleuron, un cul-de-lampe, une lettrine, un trait, un filet », mais, si cela ramène à mon esprit l'idée d'ornement, tout de même c'est la beauté dense du tableau typographique, de ces deux pages jumelles harmonieusement mpagées qui flatte mon œil bien avant la tache d'une image, ce n'est pas uniquement pour être agréable à celui qui a écrit ceci, que je le pense comme lui et que je le transcris à ma façon : « la recherche de la décoration du livre sera d'un intérêt passionnant, mais d'une nouveauté qui risque d'être souvent déconcertante. Nous n'avons ni habitudes d'esprit ni jugements tout faits qui s'appliquent à un tel art : nous nous trompons souvent. Et quand nous avons pleinement raison, nous ne pouvons pas le prouver : car ce sont choses indémontrables

comment définir la valeur d'un entrelacs ou d'une alternance de figures inventées, si leur rôle est justement d'échapper à la rigueur d'une définition logique ? On n'oserait même dire que de tels décors ont une signification symbolique, craignant que ce mot ne les tire trop vers l'intellectuel, et ne nous invite à y chercher des concordances exactes, des absurdités raisonnables et des mots d'énigmes ».

Résumons-nous : il y a un courant à remonter, un gros effort à faire pour quitter l'ornière. Nous sommes, Français, capables tout comme d'autres de faire de beaux livres ; rien ne nous manque pour cela : ni la matière première qu'est la littérature elle-même, ni les lettres pour la composer, que certaines fonderies fabriquent sans cesse ; nous avons la machinerie à composer, avec l'infinie variété de leurs caractères ; que nous manque-t-il donc pour bien faire ? rien, qu'un peu de bonne volonté.

ET L'AVENIR?

Il me souvient d'un livre bien curieux qui s'intitulait *le Livre de Demain*. Il datait, si mon souvenir ne faut, des temps bénis où Monsieur Félix Faure s'apprêtait à monter sur le trône. Il avait été tiré à 250 exemplaires, avec un soin extrême, et il était l'œuvre de Monsieur de Rochas.

C'est par ces dispositions typographiques semblables à celle-ci, dit l'auteur en une épigraphe pareille à une coupe grecque, que les premiers imprimeurs avaient coutume de commencer leurs ouvrages, comme pour présenter aux lecteurs le breuvage de la science.
Je ferai ainsi qu'eux,
bien que je
borne
mes
prétentions à
montrer
ce que peut donner une
imprimerie de petite ville pour la
DÉCORATION DU LIVRE

Le livre de M. de Rochas est une hymne à la couleur : « Il est facile de constater, dit-il, que dans les arts, la couleur tend à prendre une place de plus en plus grande. Est-ce là une des manifestations de l'instinct qui a fait marcher les civilisations et s'étendre les grandes cités vers l'Occident, comme si l'homme

se sentait invinciblement attiré vers ces régions lumineuses que le soleil empourpre de ses derniers feux?... Ce qui est certain, c'est que le lecteur commence à se lasser de voir toujours du noir sur du blanc, et que *le Livre de Demain* ne ressemblera pas à celui d'hier. J'ai essayé de montrer comment la couleur pouvait y être introduite, non seulement pour l'orner mais encore pour servir d'auxiliaire à l'écrivain... ».

Et Monsieur de Rochas, en des pages vibrantes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel fait passer sous nos yeux toutes les formes qu'il entend voir entrer dans son *Livre de Demain*.

Dieu soit loué de nous avoir épargné le feu d'artifice que nous destinait Monsieur de Rochas.

Le livre de demain, je le voudrais, si las que soient les lecteurs de voir du noir sur du blanc, ce qui n'est d'ailleurs pas aussi sûr que l'affirme M. de Rochas —, je le voudrais aussi simple que possible ; j'y voudrais voir de belles lettres très classiques, sagement proportionnées à la grandeur de la page ; j'y voudrais voir de belles et grandes marges comme celles que nous a conseillées William Morris, c'est-à-dire bien subordonnées les unes aux autres, la marge de fond étant la plus étroite, celle de tête plus large dans la proportion de 3 à 5, la marge extérieure augmentée dans des proportions identiques, et celle du pied très large, aussi large presque que deux fois la précédente ; j'y voudrais voir d'immenses lettres ornées, amples à faire pâmer les mânes de Jean de Tournes, qui pourtant ne s'étonnait de rien.

J'y voudrais voir proscrire tous ces papiers douteux : couchés, surglacés, satinés jusqu'à crier grâce ; papiers bleutés ou papiers d'un gris sale que les papetiers nous imposent parce que, disent-ils, les imprimeurs n'en veulent plus d'autre. C'est donc que j'y voudrais voir des papiers sagement satinés, d'un blanc crèmeux très sobre, comme ceux que nous offrent Rives, Annonay ou Arches, belles matières obstinément vergées, comme si ces vergeures étaient un gage de splendeur.

J'y voudrais voir aussi de belles encres bien noires, d'un noir roussi et parfaitement mates comme les fabriquaient en 1860 les Cauderon, les Lefranc, les Bréham et les Lorilleux de ce temps-là.

Quant à l'illustration du livre et à sa décoration, la question n'a pas changé, mais il faut distinguer.

Pour le beau livre, ce livre de luxe que, de plus en plus, recherchent les bibliophiles, rien ne prévaudra jamais contre le bois, qu'il soit de fil ou qu'il soit de bout, car le bois est de la nature même de la typographie, se tire avec elle, du même coup de presse, par conséquent de la même couleur et avec la même intensité, ce qui ne peut être obtenu par un procédé obligeant à un tirage complémentaire, c'est-à dire par tout autre moyen que celui de la typographie même.

On dit que le bois perd pied ; je ne le crois pas, et si cela était, il ne pourrait s'agir que du livre courant : il faudrait alors s'en féliciter chaudement, car l'on a assez vu de ces éditions accueillantes donner asile et hospitalité à des infirmes de l'art ou à des plaisantins. Pour ces éditions-là, la photogravure est largement suffisante ; car, que voulez-vous que cela fasse aux lecteurs de ces livres à 2 fr. 50, qu'ils soient illustrés en bois ou en zinc ?

Tout autre est l'exigeance du bibliophile qui, payant cher les livres qu'il achète, parfois sans les lire, entend les conserver comme chose précieuse et digne de sa sollicitude. Là, je le répète, le bois est invincible, car je ne vois pas par quoi il pourrait être rationnellement remplacé. La lithographie? c'est évidemment un procédé remarquable, mais elle exige un tirage spécial, le plus souvent aussi un papier spécial, et si cette complication, qui entraîne un enchérissement notable, ne peut être un obstacle à la réalisation d'un livre dont le prix suppose toutes les audaces, le bibliophile, le vrai — il y en a de deux sortes — aime que le livre, objet de ses complaisances, présente la plus grande, la plus désirable unité. Or cette unité ne

peut être obtenue que par celle des éléments qui composent le livre : unité de papier, unité de typographie, unité de tirage et d'encrage ; tout cela ne peut être, en général, obtenu que typographiquement. L'eau-forte, ou le burin ? Evidemment, mais les mêmes difficultés se présentent, car, si, à la rigueur, il est possible de choisir un papier s'adaptant aussi bien à la typographie qu'à la gravure, il y aura toujours cette inévitable différence d'encrage qui viendra compromettre l'unité recherchée.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie du Livre est innombrable ; il y faudrait un gros volume ; je la résume en une page où l'on trouvera quelques-uns des principaux ouvrages qu'il est utile de consulter quand on veut étudier le Livre.

P. Dupont, *Histoire de l'Imprimerie ;* Paris, 1854. — A. F. Didot, *Essai typographique et bibliographique sur l'Histoire de la gravure sur bois ;* Paris, 1861. — J. Pizzeta, *Histoire d'une feuille de papier ;* 1868. — J. Janin, *le Livre ;* Paris, 1870. — C. Delon, *Histoire d'un Livre ;* Paris, 1884. — A. de Rochas, *le Livre de demain ;* s. l., 1884. — P. Louisy, *le Livre et les arts qui s'y rattachent, depuis les origines jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle ;* Paris, 1886. — E. Egger, *Histoire du Livre depuis ses origines jusqu'à nos jours ;* Paris, s. d. — Bouchot, *le Livre à vignettes du XIX^e^ siècle ;* Paris, 1891. — E. Mouton, *l'Art d'écrire un livre, de l'imprimer et de le publier ;* Paris, 1896. — E. Rouveyre, *Connaissances nécessaires à un bibliophile*, 5^e^ édition ; Paris [1899]. — A. Cim, *le Livre ;* Paris, 1906-1923. — P. Lacombe, *Livres d'Heures imprimés au XV^e^ et au XVI^e^ siècle... ;* Paris, 1907. — Ch. Holme, l'Art du Livre *(Studio,* printemps 1914). — L. Thévenin et Georges Lemerre, *les Etapes d'un Livre ;* Paris, 1922. — *Le Livre français des origines à la fin du Second Empire ;* Paris, 1924. — M. Audin, *Le Livre ;* Paris, 1924-1926. — V. Pasche, *Comment on édite un livre ;* Genève, s. d. — E. Werdet, *Histoire du Livre en France ;* Paris, 1861-1862.

TABLE DES FIGURES

Fig. 1. Les premiers livres n'ont pas de titre. 15
— 2. Les premiers imprimeurs réservaient la place des initiales. 16
— 3. L'incipit. 17
— 4. L'initiale suit l'incipit. 18
— 5. Les livres sont parsemés de rubriques, 19
— 6. de lettres tourneures 20
— 7. ou de pieds de mouche. 21
— 8. L'explicit. 22
— 9. L'écriture des Goths. 24
— 10. La gothique du XII^e^ siècle. 25
— 11. L'un des premiers livres imprimés. 27
— 12. Le Theuerdanck. 28
— 13. La lettre de Somme. 29
— 14. La bâtarde. 30
Fig. 15. Le premier livre imprimé en romain. 34
— 16. La première italique. 37
— 17. Le premier livre en « civilité ». 38
— 18. Un livre en « écriture ». 40
— 19. Bordure de G. Tory. 44
— 20. Bordure de B. Salomon. 45
— 21. Une page de Jean de Tournes. 48
— 22. Une page de Rouillé. 49
— 23. Une décoration de S. Leclerc. 52
— 24. Un bandeau des *Délices de l'Esprit*. 53
— 25. Une décoration de Fournier. 56
— 26. Fleuron de P. S. Fournier. 57
— 27. Fleuron de N. Le Sueur. 60

TABLE DES PLANCHES

LA MATIÈRE DU LIVRE

Pl. I. 1, Le Liber ; 2, Le Papyrus.
Pl. II. Le Parchemin (charta pergamina).
Pl. III. Un papier de 1362 (charta damascena).

LES FORMES PRIMITIVES DU LIVRE

Pl. IV. Dans l'antiquité, la Table de Claude (Musée de Lyon).
Pl. V. Au Moyen Age, un manuscrit enluminé.
Pl. VI. Dans l'antiquité, le volumen.
Pl. VII. Au Moyen Age, le livre à ais de bois.

LES DIVERSES ÉPOQUES DU LIVRE

La Période Incunable

Pl. VIII. Les ateliers typographiques au XVI^e siècle, d'après les marques d'imprimeurs. 1, Josse Bade; 2, Th. de Borne.

Pl. IX. Le premier livre français illustré : Le Mirouer de la Rédemption de l'Umain lignaige, Lyon, 1478.

Pl. X. Le titre de l'Histoire des quatre fils Aymon, Lyon, 1495.

Pl. XI. Un bois de Baudoin, comte de Flandre, Lyon, 1491.

Pl. XII. Les Heures royales de Vérard, Paris, 1489.

Pl. XIII. Les Heures de Bayeux de Vostre, Paris, 1499.

Pl. XIV. Les Heures de Rome de Vostre, Paris, 1498.

La Renaissance

Pl. XV. Un maitre du livre au XVI^e siècle : Robert Estienne, d'après une gravure de J. Sturt.

Pl. XVI. Une marque d'imprimeur au XVI^e siècle : S. de Colines.

Pl. XVII. La glose d'un « Suetone » de Frellon, Lyon, 1548.

Pl. XVIII. Une impression de G. Tory : Les Heures de la Vierge, Paris, 1530.

Pl. XIX. Deux spécimens réduits des impressions de S. de Colines : le « Lactance », Paris, 1529 ; les Heures de la Vierge, Paris, 1543.

Pl. XX. Une impression de Robert Estienne.

Pl. XXI. Un titre de Robert Estienne, Paris, 1533.

Pl. XXII. Un titre de Jean de Tournes : De Duplici copia verborum ac rerum d'Erasme, Lyon, 1538.

Pl XXIII. Un titre de Jean de Tournes : Illustratione de gli epitaffi de Symeoni, Lyon, 1558.

Pl. XXIV. Un exemple de livre décoré de Jean de Tournes : encadrement pour les Métamorphoses d'Ovide, Lyon, 1557.

Pl. XXV. Un chef-d'œuvre de mise en page de Jean de Tournes : Les Alliances généalogiques de Paradin.

Pl. XXVI. Une page des Simulachres de la mort des Treschel, Lyon, 1538.

Pl. XXVII. Une page des Simulachres de la mort des Treschel, Lyon, 1538.

la Période du Burin

Pl. XXVIII. 1, un atelier typographique au XVI^e siècle, gravure de A. von Werdt; 2, l'imprimeur ambulant au XVII^e siècle, d'après une gravure du temps.

Pl. XXIX. Le frontispice : un majestueux frontispice, Paris, 1609.

Pl. XXX. Le frontispice : un frontispice de Fornazeris, Lyon, 1616.

Pl. XXXI. Le frontispice : un frontispice de J. Isac, Paris, 1641.

Pl. XXXII. La marque : la marque de Denis Thierry, Paris, 1658.

Pl. XXXIII. La marque : la marque en monogramme de Billaine, Paris, 1660.

Pl. XXXIV. Le titre : un titre de Germont, Paris, 1637.

Pl. XXXV. Le titre : un titre de F. Clouzier, Paris, 1665.

Pl. XXXVI. La dédicace : une belle dédicace.

Pl. XXXVII. Quatre spécimens de titres de la fin du XVII^e siècle : 1670, veuve Cl. Thiboust et P. Esclassan. 1680, Mabre-Cramoisy. 1691, G. Desprez. 1723, G. Desprez.

Pl. XXXVIII. Un titre de Jombert, Paris, 1744.

Pl. XXXIX. Un titre de Hérissant, Paris, 1748.

Pl. XL. Un titre de Duchesne, Paris, 1754.

La Période du Burin *(suite)*

Pl. XLI. Un livre gravé de Simon et Coigny, Paris, s. d.
Pl. XLII. La décoration de Fournier, Paris, 1764.
Pl. XLIII. Un titre de Barbou, Paris, 1770.
Pl. XLIV. Le Livre des quatre couleurs, Paris, 1760.
Pl. XLV. Une des premières couvertures imprimées, Orléans, 1785.

La Révolution et l'Empire

Pl. XLVI. Les Didot, rénovateurs du livre : Firmin Didot.
Pl. XLVII. Un titre de Pierre Didot avec son monogramme, Paris, 1819.
Pl. XLVIII. Une impression de Firmin Didot, Paris, 1822.
Pl. XLIX. Spécimens de livres de l'époque de la Révolution.
Pl. L. Spécimens de livres de l'époque de la Révolution.
Pl. LI. Un titre gravé de Gide, Paris, 1804.

Le Romantisme

Pl. LII. Un titre gravé de Gosselin, Paris, 1835.
Pl. LIII. Un titre romantique : le Gil Blas de Dubochet, Paris, 1838.
Pl. LIV. Une page romantique : le Gil Blas de Dubochet, Paris, 1838.
Pl. LV. La lithographie appliquée au livre : Titre des voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France.

Le Second Empire

Pl. LVI. Un titre de Perrin, Lyon, 1857.

La fin du XIX^e^ siècle

Pl. LVII. Quatre spécimens de livres de 1870 à 1900.

La Période Contemporaine

Pl. LVIII. Spécimens de caractères de la fonderie Deberny et Peignot.
Pl. LIX. Un titre de Coulouma, Paris, 1924.
Pl. LX. La présentation actuelle du livre.

TABLEAU COMBINÉ DES FIGURES ET DES PLANCHES POUR SUIVRE L'HISTOIRE DU LIVRE FRANÇAIS

LA MATIÈRE DU LIVRE

Le Liber et le Papyrus — Planche I
Le Parchemin (charta pergamina) — — II
Un papier de 1362 (charta damascena) — — III

LES FORMES PRIMITIVES DU LIVRE

Dans l'antiquité, la Table de Claude — Planche IV
Au Moyen Âge, un manuscrit enluminé — — V
Dans l'antiquité, le volumen — — VI
Au Moyen Âge, le livre à ais de bois — — VII

LES DIVERSES ÉPOQUES DU LIVRE

La Période Incunable

Les ateliers typographiques au XVI^e siècle d'après les marques d'imprimeurs : 1, Josse Bade. 2, Th. de Borne — Planche VIII
Le premier livre français illustré : Le Mirouer de la Redemption de l'Umain lignaige, Lyon, 1478 — — IX

La technique des premiers livres.

Les premiers livres n'ont pas de titre — Figure 1
Les premiers imprimeurs réservaient la place des initiales — — 2
L'incipit — — 3
L'initiale suit l'incipit — — 4
Les livres sont parsemés de rubriques... — — 5
De lettres tourneures... — — 6
Ou de pieds de mouches — — 7
L'explicit —

Les livres gothiques.

L'écriture des Goths — Figure 9
La gothique du XII^e siècle — — 10
L'un des premiers livres imprimés — — 11
Le Theuerdanck — — 12
La lettre de Somme — — 13
La bâtarde — — 14

Les livres latins.

Le premier livre imprimé en romain — Figure 15
La première italique — — 16
Le premier livre en « civilité » — — 17
Un livre en « écriture » — — 18

Quelques exemples de livres de la Période incunable.

Le titre de l'Histoire des quatre fils Aymon, Lyon, 1495 — Planche X
Un bois de Baudoin, comte de Flandre, Lyon, 1491. — — XI
Les Heures royales de Vérard, Paris, 1489 — — XII
Les Heures de Bayeux de Vostre, Paris, 1458. — — XIII
Les Heures de Rome de Vostre, Paris. — — XIV

La Renaissance

Un maître du livre au XVI^e siècle : Robert Estienne — Planche XV
Une marque d'imprimeur au XVI^e siècle : S. de Colines. — — XVI
L'habileté des maîtres du XVI^e siècle se marque bien dans leur manière de disposer la glose d'un texte autour du principal. La Glose d'un « Suétone » de Frellon, Lyon, 1548. — — XVII

L'Ecole de Paris

Une impression de G. Tory : les Heures de la Vierge, Paris, 1530. Planche XVII
Deux specimens réduits des impressions de S. de Colines : le Lactance. Paris, 1529 ; les Heures de la Vierge, Paris, 1543. — XIX
Une impression de Robert Estienne. — XX
Un titre de Robert Estienne, Paris, 1553. — XXI
Bordure de G. Tory. Figure 19

L'Ecole de Lyon

L'influence italienne se marque dans les livres des maîtres de l'Ecole de Lyon.
Bordure de B. Salomon — 20
Un titre de Jean de Tournes : De duplici copia verborum ac rerum, d'Erasme, Lyon, 1558. Planche XXII
Une page de Jean de Tournes : De duplici copia verborum ac rerum d'Erasme, Lyon, 1558. Figure 21
Un titre de Jean de Tournes : Illustratione de gli epitaffi de Symeoni, Lyon. — XXI
Un exemple de livre décoré de Jean de Tournes : encadrement pour les Métamorphoses d'Ovide, Lyon, 1557. — XXIV
Un chef-d'œuvre de mise en page de Jean de Tournes : Les Alliances généalogiques de Paradin. Planche XXV
Une page de Rouillé. Figure 22

L'influence allemande

Planche XXVI
— XXVII

La Période 1570-1670

Vers 1570, sous l'influence de Christophe Plantin, d'Anvers, l'introductien de la gravure au burin remplaçant la gravure sur bois, transforme la technique du livre.

1, un atelier typographique au XVII^e siècle, gravure de A. von Werdt ; 2, l'imprimeur ambulant au XVII^e siècle, d'après une gravure du temps. Planche XXVIII

Les caractères du Livre au XVII^e siècle

Le frontispice

Un majestueux frontispice, Paris, 1609. Planche XXIX
Un frontispice de Fornazeris, Lyon, 1616. — XXX
Un frontispice de J. Isac, Paris, 1641. — XXXI

La marque

La marque de Denis Thierry, Paris, 1658. Planche XXXII
La marque en monogramme de Billaine, Paris, 1660. — XXXIII

Le titre

Un titre de Germont, Paris 1637. Planche XXXIV
Un titre de F. Clouzier, Paris, 1665. — XXXV

La dédicace

Une belle dédicace. Planche XXXVI
Une décoration de S. Leclerc. Figure 23
Un bandeau des *Délices de l'Esprit.* — 24

La fin du XVII^e siècle

Quatre spécimens des titres de la fin du XVII^e siècle : 1670, Veuve Cl. Thiboust et P. Esclassan. 1680, Mabre-Cramoisy. 1691, G. Desprez. 1723, G. Desprez. — Planche XXXVII

Le Dix-huitième siècle

L'influence croissante de la gravure

Un titre de Jombert, Paris, 1744. — Planche XXXVIII
Un titre de Hérissant, Paris, 1748. — Planche XXXIX
Un titre de Duchesne, Paris, 1754. — Planche XL
Un livre gravé de Simon et Coigny. — Planche XLI

Le règne de la vignette

La décoration de Fournier, Paris, 1770. — Planche XLII
Une décoration de Fournier. — Figure 25
Un fleuron de Fournier. — Figure 26
Un fleuron de N. Le Sueur. — Figure 27
Un titre de Barbou, Paris, 1770. — Planche XLIII

La polychromie

Le Livre des quatre couleurs, Paris, 1760. — Planche XLIV
Une des premières couvertures imprimées, Orléans. 1785. — Planche XLV

La Révolution et l'Empire

Les Didot, rénovateurs du livre : Firmin Didot. — Planche XLVI
Un titre de Pierre Didot, avec son monogramme, Paris, 1819. — Planche XLVII
Une impression de Firmin Didot, Paris, 1822. — Planche XLVIII

La sobriété et l'austérité révolutionnaire

Spécimens de livres de l'époque de la Révolution. — Planche XLIX
Spécimens de livres de l'époque de la Révolution. — Planche L
Un titre gravé de Gide, Paris 1804. — Planche LI

Le romantisme

Un titre gravé de Gosselin, Paris 1835. — Planche LII
Un titre romantique : le Gil Blas de Dubochet, Paris 1838. — Planche LIII
Une page romantique : le Gil Blas de Dubochet, Paris, 1838. — Planche LIV
La lithographie appliquée au livre : Titre des Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France. — Planche LV

Le Second Empire

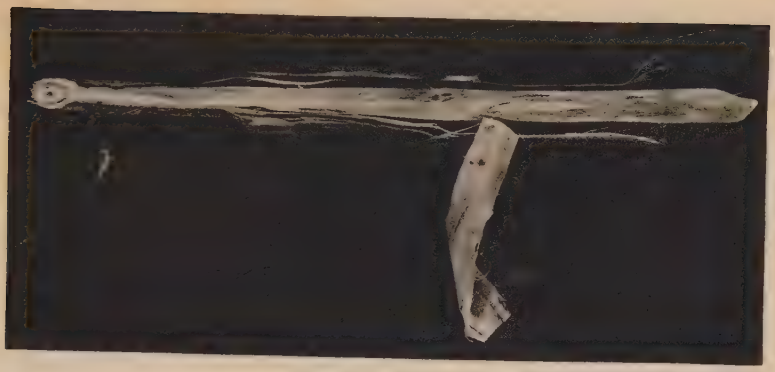
Un titre de Perrin, Lyon, 1857. — Planche LVI

La fin du XIX^e siècle

Quatre spécimens de livres de 1870 à 1900. — Planche LVII

La période contemporaire

Spécimens de caractères de la fonderie Deberny et Peignot. — Planche LVII
Un titre de Coulouma, Paris, 1924. — Planche LIX
La présentation actuelle du livre. — Planche LX



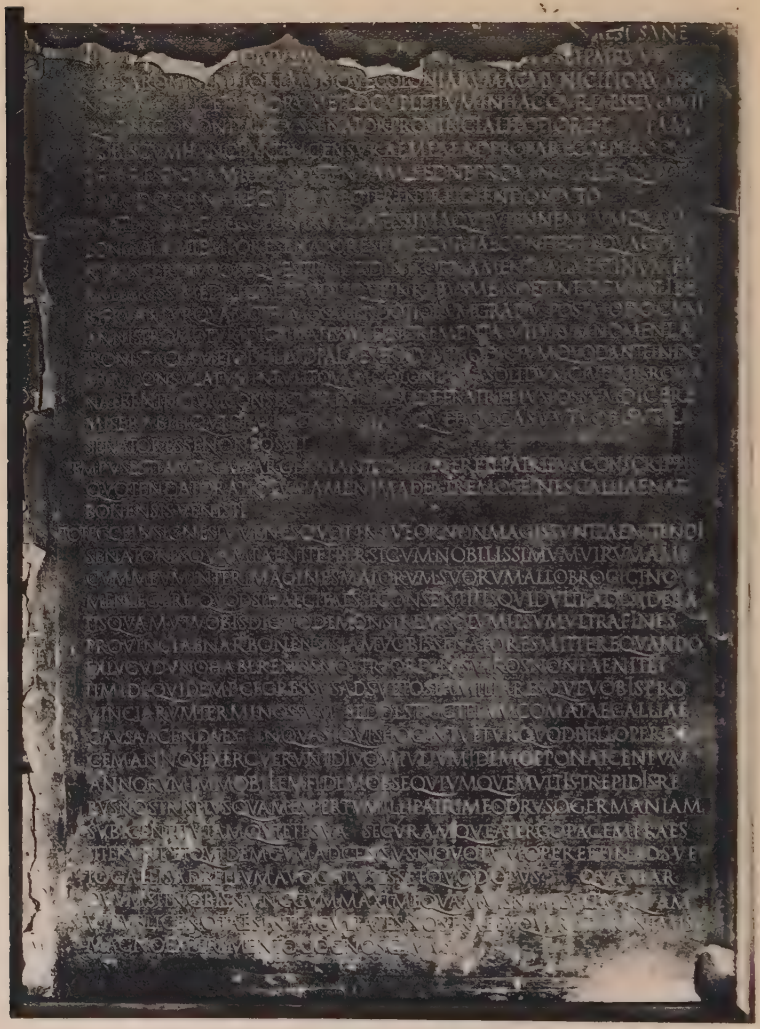
Le Liber

Le Papyrus

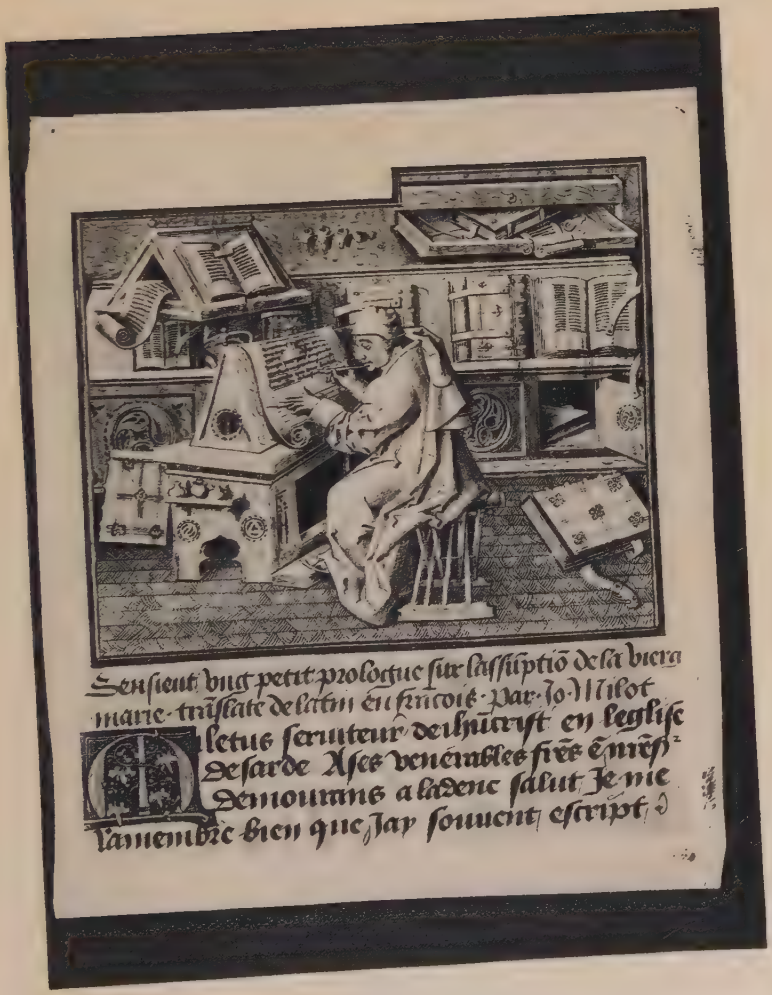
Le parchemin

Un papier de 1362

Dans l'antiquité

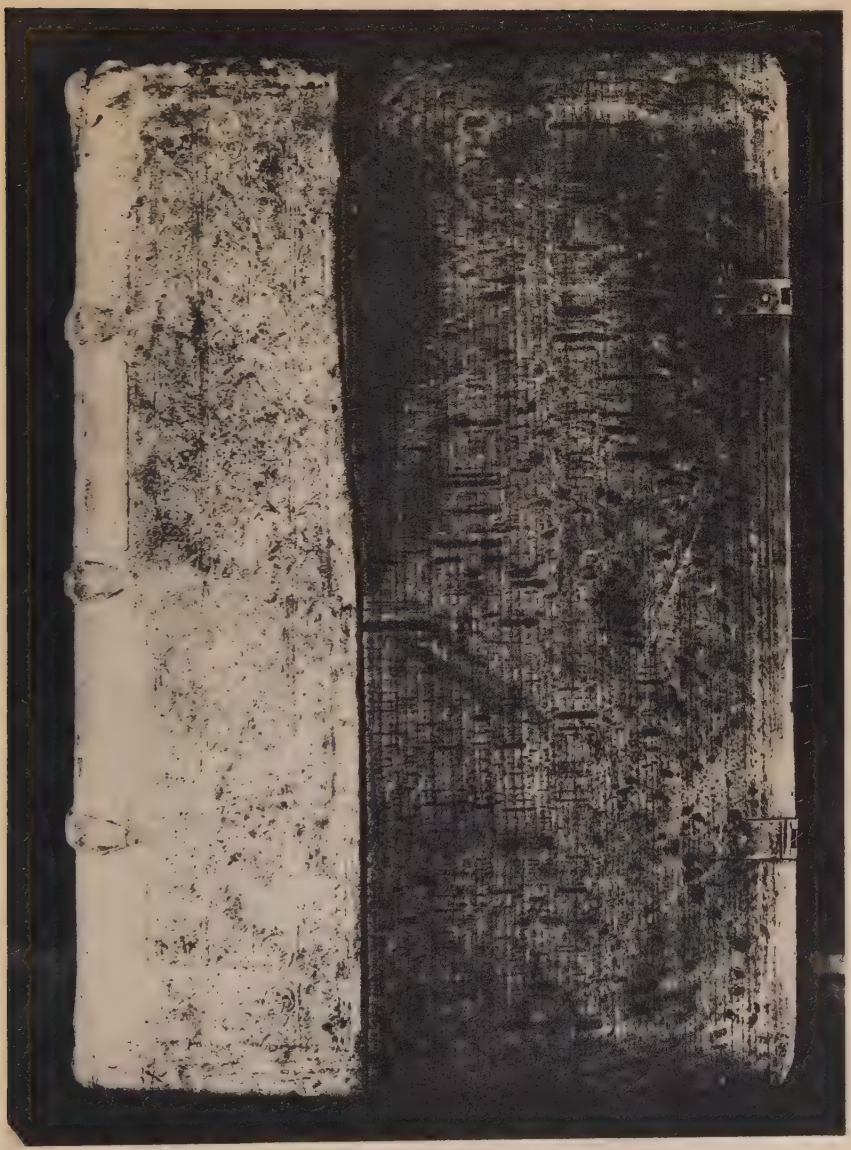


Les Tables de Claude

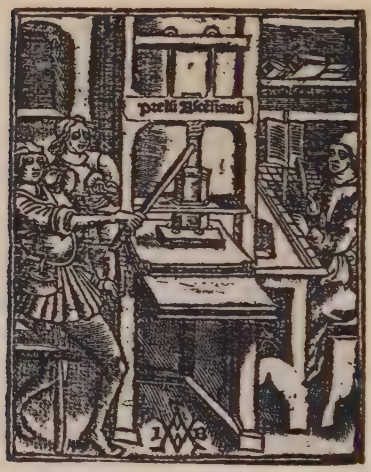

Ensuyent vng petit prologue sur lassumptiõ de la vierge
marie · translate de latin en françois · par · Jo · Millot
Miletus seruiteur de ihũcrist en leglise
De sarde Asye venerables frères et mes
Demonstrans a ladvenc salut Je me
Remembre bien que Jay souuent escript

Un manuscrit enluminé

Le volumen



Le livre à ais de bois

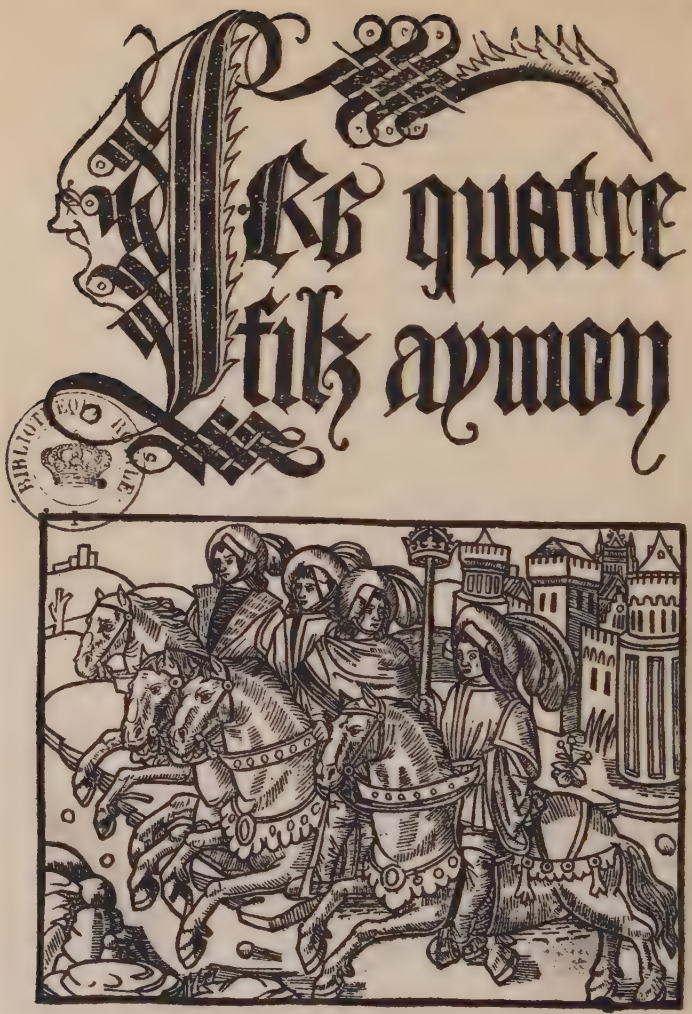


1

2

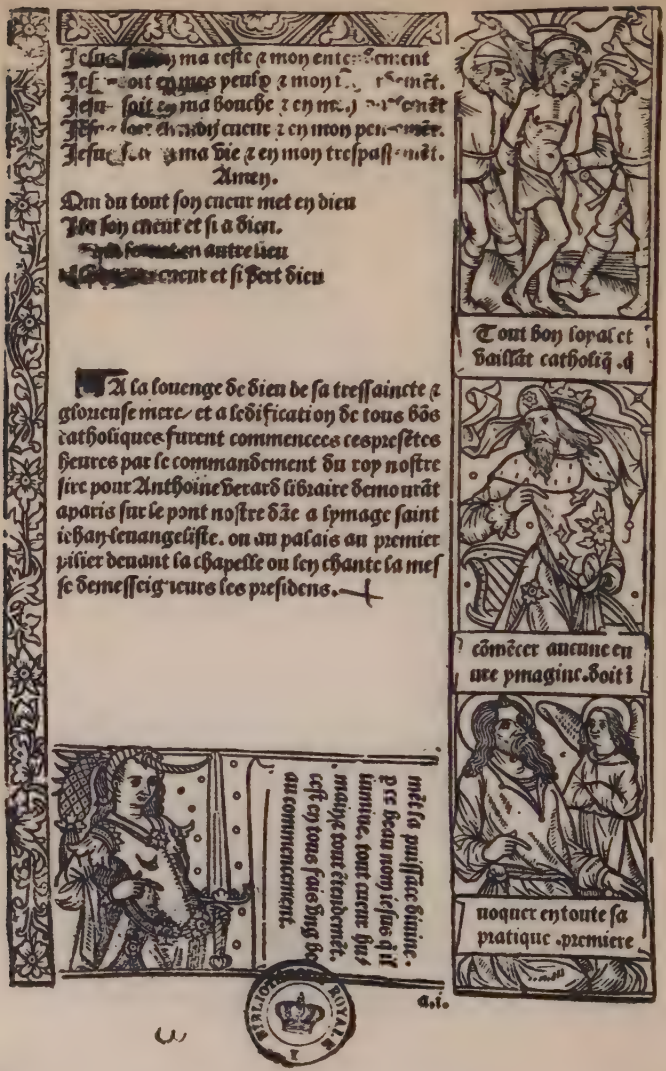
Les ateliers typographiques au xv^e^ siècle
d'après les marques d'imprimeurs
1. Josse Balde. — 2. Th. de Borne

Le premier livre français illustré
Le Mirouer de la Rédemption de l'Umain lignaige
Lyon, 1478



Le titre de l'*Histoire des Quatre Fils Aymon*,
Lyon, 1495

Un bois de *Baudoin, comte de Flandre*
Lyon, 1491

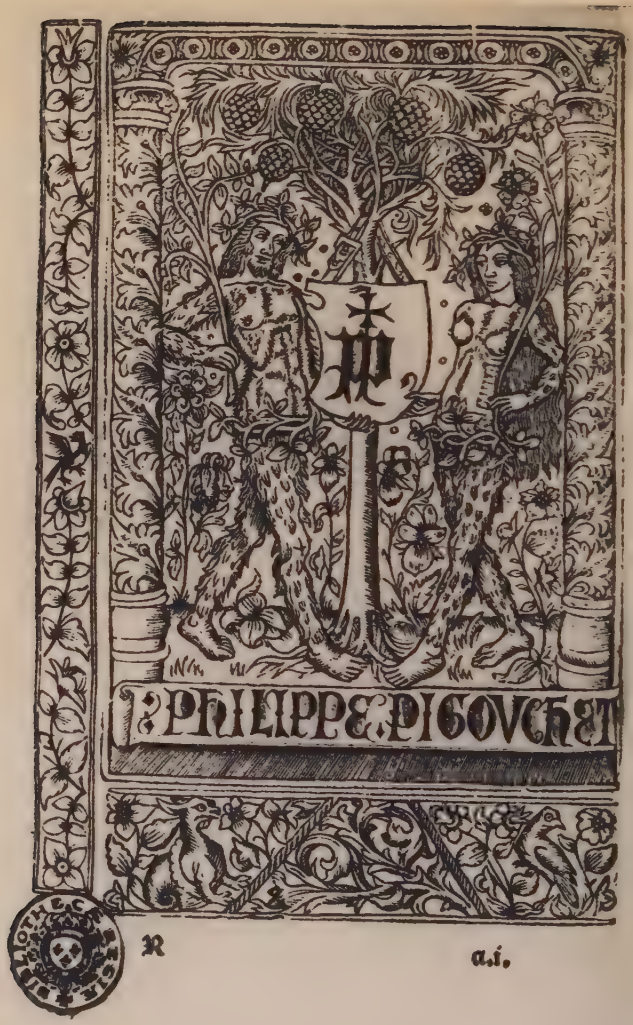

Jesu soit en ma teste et mon entendement
Jesu soit en mes pensees et mon penser.
Jesu soit en ma bouche et en mon parler.
Jesu soit en mon cueur et en mon penser.
Jesu soit en ma vie et en mon trespassement.
Amen.
Qui du tout son cueur met en dieu
Fait son cueur et si a bien.
Tout bon loyal et
Vaillãt catholiq̃
A la louenge de dieu de sa tressaincte et
gloueuse mere et a ledification de tous bõs
catholiques furent commencees ces presẽtes
heures par le commandement du roy nostre
sire pour Anthoine Verard libraire demourãt
a paris sur le pont nostre dãe a lymage saint
iehan lenangeliste. ou au palais au premier
pilier deuant la chapelle ou lon chante la mes
se de messeigneurs les presidens.
cõmẽcer aucune en
ure ymaginc. doit i
noquer en toute sa
pratique premiere
mẽt la puissãce diuine.
pre beau nom ihesus q̃ il
timme. tout ceste hys
maiꝛe tout ie rendemẽt.
cest en tous faiz mg bo
au commencement.
a.i.

Les *Heures Royales* de Vérard

Paris, 1489

SIMON : VOSTRE :
Les pſentes heures a lu ſaige de Baieux au lõg ſans requete
tem. et les figures de lapocalipſe: la bie de Tobie: les hyſtoires
e Judic: les accidens de lhomme: le triumphe de Ceſar: les mi
racles noſtre dame. Et pluſieurs autres belles hiſtoires ont eſte
uictes a Paris pour Simon Voſtre: demourant en la rueneufue
ſtre dame: a lymaige ſainct Jehan leuangeliſte. 1499.

Les *Heures de Bayeux* de Vostre
Paris, 1499



Les *Heures de Rome* de Vostre
Paris, 1498

Un maître du livre au XVI^e siècle
Robert Estienne

Une marque d'imprimeur au XVI^e siècle
S. de Colines

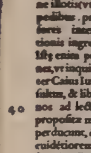
Philippi Beroaldi Bononiensis

Enarrationes in C. Suetonium Tranquillum.

CAII SVETONII TRANQVILLI DE VITA DVODECIM CAESARVM, Liber primus.

Cæsar Dictator.

EGYPTII, Regni sui partem Pharaones, partem Ptolemæos: Parthi, Arsacidæ: Lacini, Mart. anos: Albani, Syllnios vendicarunt: Romanorum verò Imperatores Cæsares dicti: quod nomen tamè est quam superiora nobilius, quatenus Romanum regnis maius fuit, neque excellun-



NNVM agens Cæsar decimumsextum patrem amisit: sequentibusque Consulibus, flamen Dialis destinatus, dimissa Cossutia, quæ familia equestri, sed admodum dives prætextato desponsata fuerat: Corneliam Cinnæ quater Consulis filiam duxit vxorem, ex qua illi mox Iulia nata est:

& ipsa Cæsar nunc parata, priusquam Rom. pop. funditus obiit Pisis morte repentina, dum calceatur matutino. De cuius obitu neque Pharsalicus, neque Tranquillus meminere: sed satis fit abunde, quod equidem scimus, Plinio, qui in VII. scribit hæc: Nullis euidentibus cau sis obiere, dum calceatur matutino duo Cæsares, pater, & pronepos populi Romani fatidici Dictatoris Cæsaris parer. Hic Pisis examinatus, ille Romæ. His addere mihi, quod nouerim, præterea, Cæsarem in somnis patris funebri visum esse equi pullum argenteo, tùm primùm visum feras argenteis velis incedere. Sed iam verba ipsa Tranquilli audiare mobiamur, quæ nodosa esse videbuntur explicatu: quæ verò apertiora, & cognitu facilia prætereundo. Sequitibusque consulibus.) Hoc est, sequenti anno: exactis verò Cæsaris decimoseptimo. Nàque anni apud Romanos à consulibus, qui magistratus est annuus, numerabantur. Lucanus: Annos à cõsule nomen habetes. Pacatus in Panegyrico: Consul creatur, habiturus est

nomen annus. Flamen Dialis.) Flamines, sacerdotes dicuntur à filo, quo cinctum caput habebant: & capite velato erant semper, vt inter præstatur M. Varro. de qui bus ita scribit Seruius: Flamines in capite habebant pileum, quod cùm per actus ferre non possent, filo tantùm capita religare cœperunt: nam nudis penitus capitibus incedere nefas fuerat. Vnde à filo, quo vtebantur, flamines dicti sunt, quasi filamines: verum festis diebus, filo deposito, pileã necesse erat accipere, ad eminentiam sacerdotii declarandam. Hoc idem in canonicis decretis scriptũ est dist. 22. Græci, authore Dionysio, flamines vocant στεφανηφόρους. Singuli flamines nomen habent ab eo Deo, cui sacra faciunt: vt Martialis, Vulcanalis, Quirinalis, à Marte, Vulcano, & Quirino. Dialis verò à Dio, id est, Ioue dictus, quasi Iouialis sacerdos. De cæremoniis flaminũ Dialiũ impositis scribit eruditè Gellius lib. X. inter quas hæc vna est: vxorem flaminis, flaminio, hoc est, sacerdotio decedit. Vxor autẽ flaminis Dialis, Flaminica sacerdotalis

La glose d'un *Suétone* de Frellon

Lyon, 1548

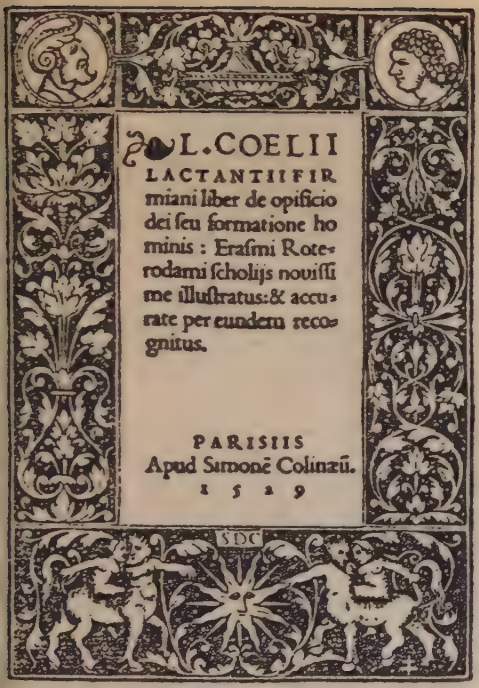
HORAE, in laudem beatiſs. ſemper virginis MARIAE ſecundum conſuetudinem curiæ Romanæ. vbi orthográphia, puncta, & accentus ſuis locis habentur.

PARISIIS apud Magiſtrum Gotofredum Torſnũ Bituricum. Ad inſigne, vaſis effracti, in via Iacobæa.
Gallice
Au pot caſſe, en la rue ſainct Iaques.

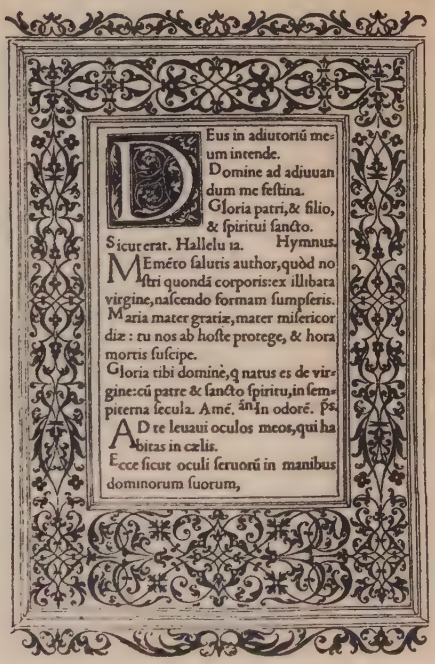
MENTI BONAE DEVS OCCVRRIT.

NON PLVS.

Une impression de G. Tory
Les Heures de la Vierge
Paris, 1530



Le *Lactance*, Paris, 1529


DEus in adiutorũ meum intende.
Domine ad adiuuandum me feſtina.
Gloria patri, & filio, & ſpiritui ſancto.
Sicut erat. Hallelu ia. Hymnus.
MEmẽto ſalutis author, quòd noſtri quondã corporis: ex illibata virgine, naſcendo formam ſumpſeris.
Maria mater gratiæ, mater miſericordiæ: tu nos ab hoſte protege, & hora mortis ſuſcipe.
Gloria tibi dominè, q̃ natus es de virgine: cũ patre & ſancto ſpiritu, in ſempiterna ſecula. Amẽ. ãn In odoré. ps.
AD te leuaui oculos meos, qui habitas in cælis.
Ecce ſicut oculi ſeruorũ in manibus dominorum ſuorum,

Les *Heures de la Vierge*, Paris, 1543

Deux spécimens des impressions de S. de Colines

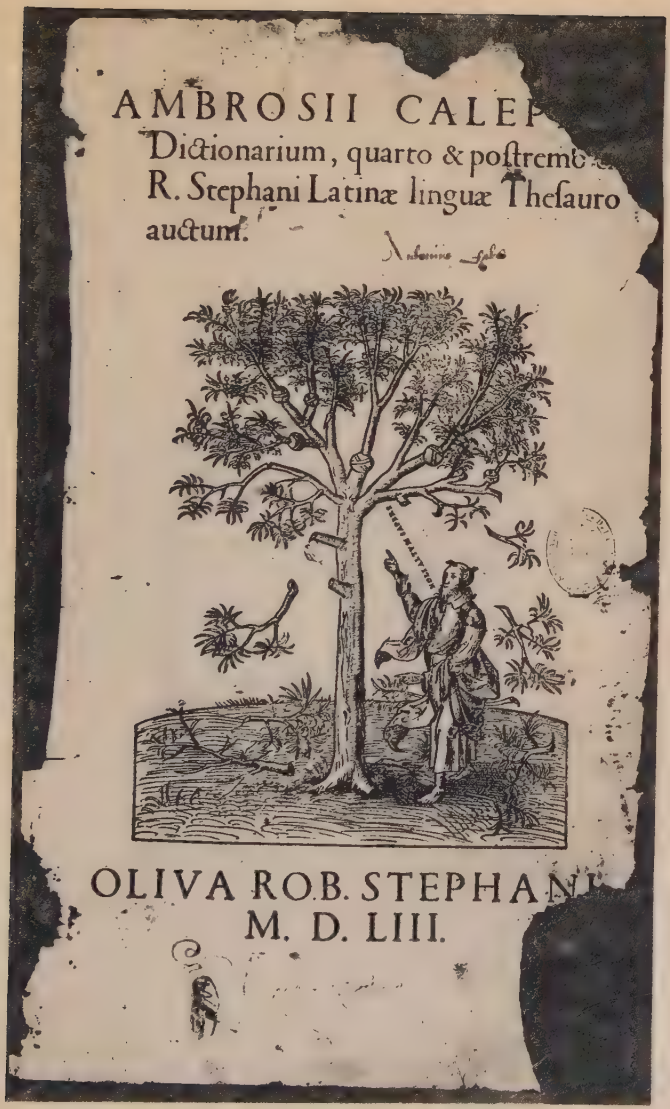
ILLVSTRISSImæ Galliarũ reginæ Helianoræ

Iacobus Syluius Ambianus Philiatros. S. D. P.

DIci non potest, neque cogitari, regina optima, maxima, quàm optatus, quàm iucundus, quàm verendus Gallis omnibus fuerit tuus iste in Gallias aduẽtus, augustissimusque tui cõspectus, non hic sine numine diuũm cõcessus. Quandoquidem si nihil cõmodius, nihil fœlicius, nihil denique diuinius pace ipsa hominibus à diis immortalibus dari potest, ô quã te memorem regina, pacis toties ac tandiu optatæ, secũdum deũ author, pacis alumna, pacis vinculum, faxit deus, adamãtinum. Quos tibi triumphos vniuersa de-

a.ii.

Une impression de Robert Estienne



Un titre de Robert Estienne

DE DVPLICI COPIA VERBORVM AC RERVM, COMMENTARII DVO,

DES. ERASMO ROTERODAMO AVTORE.

LVGDVNI,
APVD IOAN. TORNÆSIVM,
ET GVL. GAZEIVM.
M. D. LVIII.

Un titre de Jean de Tournes

ILLVSTRATIONE
DE GLI EPITAFFI
ET MEDAGLIE
ANTICHE,

DI M. GABRIEL SYMEONI
FIORENTINO.

IN LIONE,
PER GIOVAN DI TOVRNES.
M. D. LVIII.

Un titre de Jean de Tournes

Un exemple de livre décoré de Jean de Tournes
Encadrement pour les *Métamorphoses* d'Ovide
Lyon, 1557

YSABEL de France, premiere fille du Roy Charles 6e, & premiere femme de ce Duc Charles, eſtant vefve de Richard de Bourdeaux Roy d'Angleterre, que les Londriẽs avoyent fait mourir dans une tour, & en ſon lieu couronné Héry de l'Enclaſtre, & fut le mariage de ceſte fille en partie cauſe de tel accidẽt, veu le deſplaiſir que les Anglois eurent que leur Roy print alliãce en Frãce, joint auſſi la male verſacion, & pauvre adminiſtraciõ en juſtice dudit Richard. Et fut ceſte Yſabel mariee à ce Duc Charles, l'an 1406. deceda l'an 1409. en geſine dune fille.

FILLE du Comte d'Armaignac, & de Bonne de Berri, ſeconde femme de ce Duc Charles: & laquelle Bonne, mere de ceſte fille, fut mariee trois fois, aſſavoir (comme deſſus) au Comte d'Armaignac, puis au Comte Amé de Savoye 7e, & encores à Iean Duc de Bourbonnois premier. à raiſon dequoy ceſte fille fut ſœur, de par mere, d'Amé premier Duc de Savoye, huitieme du nom, & de Charles Duc de Bourbonnois, premier de ce nom.

MARIE, fille du Comte de Cleves, & Marie de Bourgongne fille du Duc Iean, & niepce du bõ Duc Philippes, qui auſſi moyenna le mariage dẽlle & ce Duc Charles d'Orleans, lequel par ce marché fut tiré hors des priſons du Roy d'Angleterre, & fut ſa troiſieme femme, mere des enfans Louïs & Ieanne. Deceda à Chaulni, l'an 1487. git es Cordeliers de Blais.

Un chef-d'œuvre de mise en page de Jean de Tournes
Les Alliances généalogiques de Paradin
Lyon, 1561

De lectulo ſuper quem aſcendiſti non deſcendes, ſed morte morieris.

IIII. REG. I

Du lict ſus lequel as monté
Ne deſcendras a ton plaiſir.
Car Mort t'aura tantoſt dompté,
Et en brief te uiendra ſaiſir.

G ij

Les Simulachres de la Mort des Trechsel
Lyon, 1538

Diſperdam iudicem de medio eius.

AMOS II

Du mylieu d'eulx uous oſteray
Iuges corrumpus par preſentz.
Point ne ſerez de Mort exemptz.
Car ailleurs uous tranſporteray.

E

Les Simulachres de la Mort des Trechsel
Lyon, 1538

1

1

Un atelier typographique au XVII^e siècle

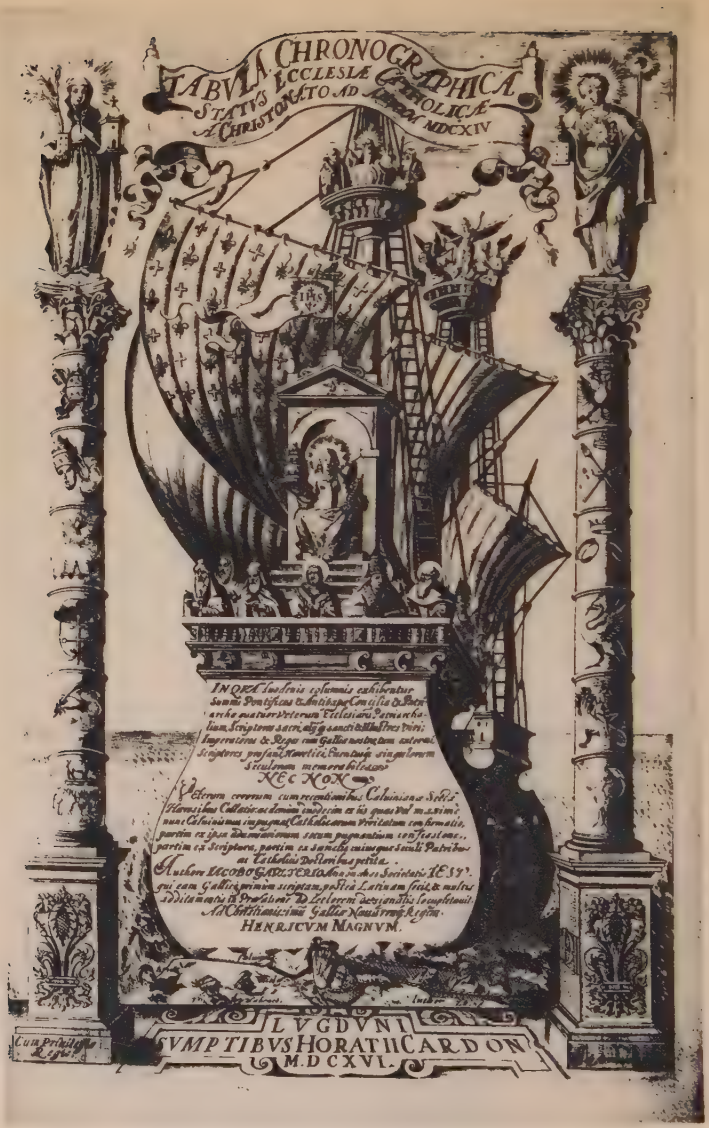
2

2

Imprimeur ambulant au XVII^e siècle

Le frontispice

Un majestueux frontispice


TABVLA CHRONOGRAPHICA
STATVS ECCLESIÆ CATHOLICÆ
AD CHRISTO NATO AD ANNVM MDCXIV
IN QUA laudatis columnis exhibentur
Summi Pontifices & Antipapæ Comitia & Patriarchæ maiorum Ecclesiarum Patriarchatum
Scriptores sacri atq; sanctis illustres viri;
Imperatores & Reges cum Gallos nostros tum exteros
Scriptores profani, Heretici, Bella inde & singulorum
Studiorum memoria seruata.
HÆC HOC
Veterum errorum cum recentioribus Caluinianæ Sectæ
Hæreticis Catalogus demonstratio et vis quæ vel maxime
nunc Caluinismo impugnat Catholicorum veritatem confirmatio,
partim ex ipsa diuinarum rerum pugnantium conflictione,
partim ex Scriptura, partim ex sanctis cuiusque ætatis Patribus
ac Ecclesiæ Doctoribus petita.
Auctore IACOBO GRETSERO Isnensi e Soc. Iesv,
qui eam Gallica primum scriptam, postea Latinam fecit & multis
additamentis illustrauit. De Lectoremonitis complectuntur
Ad Christianissimum Galliæ Navarræq; Regem
HENRICVM MAGNVM.
LVGDVNI
SVMPTIBVS HORATII CARDON
M.D.CXVI.
Cum Priuilegio
& Typis

Le frontispice

Un frontispice de Fornazeris

ANNALIVM
EMINMI CARDINALIS
CÆS. BARONII
CONTINVATIO,
AB ANNO M. C. XCVII.
quo is desiit,
AD FINEM M. DC. XL.
Per HENRICUM SPONDANUM Mauleofolcensem Appamiarum in Galliâ Narbonensi Episcopum.
TOMUS III.
Collegii Molin. Societ. Jesu
LUTETIÆ PARISIORUM,
Sumptibus DIONYSII DE LA NOÜE, viâ Iacobeâ, sub signo Nominis IESU.
M. DC. XLI.
Cum Privilegio Christianiss. Majestatis.
INPETRA EXALTAVIT ME ET NVNC EXALTAVIT CAPVT MEVM SVPER INIMICOS MEOS

Le frontispice

Un frontispice de J. Isac

IVS
NATVRALE
REBVS CREATIS
A DEO CONSTITVTVM

EX OBSERVATIONE P. IVONIS PARISINI
Ordinis Capucinorum S. Francisci.

PARISIIS,
Apud Viduam & DIONYSIVM THIERRY, viâ Iacobeâ, sub signis S. Dionysij, & ciuitatis Parisiensis.

M. DC. LVIII.
Cum Priuilegio Regis, & Doctorum Approbationibus.

La marque
La marque de Denis Thierry

DISCOVRS VNIVERSEL
COMPRENANT
LA
CONNOISSANCE
GENERALE
DV MONDE
CELESTE ET TERRESTRE,

AVEC VN ESTAT DE TOVS LES ORDRES, TANT Ecclesiastiques que Militaires, & de toutes les Heresies Anciennes & Modernes.

Commencé par PIERRE DAVITY, *Seigneur de Montmartin, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy.*

Et depuis son decedé, continué & augmenté de plusieurs Traitez Historiques, & Geographiques: & d'vn Abbregé succinct des Souuerains du Monde, viuants en la presente année 1660.

Par IEAN BAPTISTE DE ROCOLES, *Conseiller & Aumosnier du Roy, & Historiographe de Sa Majesté.*

A PARIS.

Chez { DENYS BECHET, au Compas d'Or. ET LOVIS BILLAINE, à S. Augustin. } ruë S. Iacques.

M. DC. LX.

Auec Approbation & Priuilege du Roy.

La marque

La marque en monogramme de Billaine

IACOBI

CVIACII IC.

OPERVM, QVÆ

DE IVRE FECIT.

Tam eorum quæ eo superstite, quam quæ post obitum ejusdem, jussu edita sunt,

Tomus secundus:

In quo quæ contineantur sequens Pagina docebit.

LVTETIÆ PARISIORVM,
Apud IOANNEM GERMONT, viâ Iacobeâ,
sub signo sancti Benedicti.

M. DC. XXXVII.

Cum Privilegio Cæsar. Maiest. & Christianiss. Francorum Regis.

Le titre

Un titre de J. Germont

HISTOIRE
DV
CONCILE
DE
TRENTE

TRADVITE DE L'ITALIEN

DE PIERRE SOAVE POLAN.

Par IEAN DIODATI.

QVATRIESME EDITION.

Exactement, & fidelement conferée à l'Original.

A PARIS,
Chez FRANÇOIS CLOVZIER, dans la Cour du Palais, proche l'Hoſtel du Premier Preſident.

M. DC. LXV.
AVEC PERMISSION.

Le titre

Un titre de F. Clouzier

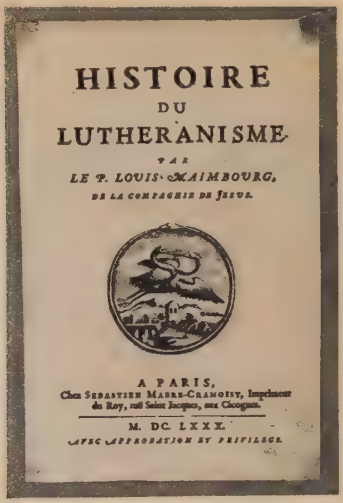
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN.

MONSEIGNEUR,

L'Auteur du DICTIONNAIRE *que nous prenons la liberté de vous préſenter, a eu*

La dédicace
Une belle dédicace

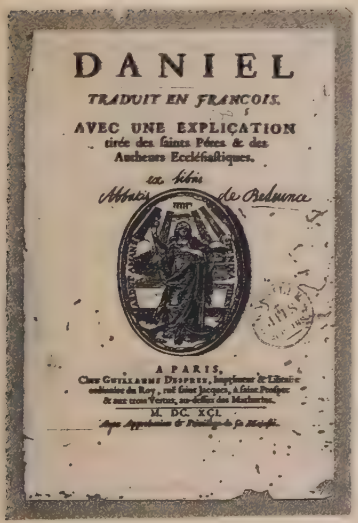
1670



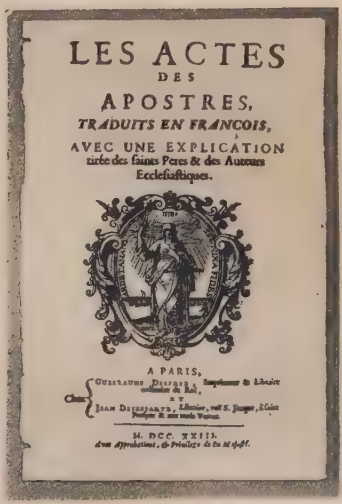
1680

Quatre titres
de la fin du XVII^e siècle

1691


DANIEL
TRADUIT EN FRANCOIS.
AVEC UNE EXPLICATION
tirée des saints Péres & des
Auteurs Ecclésiastiques.
ex libris
Abbatis de Rebaucourt
A PARIS,
Chez GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, rue saint Jacques, à saint Prosper & aux trois Vertus, au-dessus des Mathurins.
M. DC. XCI.
Avec Approbation & Privilege de sa Majesté.

1723


LES ACTES
DES
APOSTRES,
TRADUITS EN FRANCOIS,
AVEC UNE EXPLICATION
tirée des saints Peres & des Auteurs
Ecclesiastiques.
A PARIS,
Chez GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy,
& JEAN DESESSARTS, Libraire, rue S. Jacques, à Saint Prosper & aux trois Vertus.
M. DCC. XXIII.
Avec Approbation, & Privilege de Sa Majesté.

TRAITÉ
DE
GEOMETRIE
THEORIQUE ET PRATIQUE,
A L'USAGE DES ARTISTES.

Par SEBASTIEN LE CLERC, *Chevalier Romain, Deſſinateur & Graveur du Cabinet du Roy, Profeſſeur de Géométrie & de Perſpective dans l'Académie Royale de Peinture & Sculpture.*

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS.
Chez CH. ANT. JOMBERT, Libraire du Roy pour l'Artillerie & le Génie, au coin de la rue Gille-Cœur, à l'Image Notre-Dame.

M. DCC. XLIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Un titre de Jombert
Paris, 1744

HISTOIRE
GÉNÉRALE
D'ALLEMAGNE,

Par le P. BARRE, Chanoine Régulier de Sainte Geneviéve, & Chancelier de l'Univerſité de Paris.

TOME II,

Qui comprend les Régnes depuis l'an 516. juſqu'en 840.

A PARIS, rue S. Jacques,

Chés { CHARLES J. B. DELESPINE, à la Victoire & au Palmier.
JEAN-THOMAS HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. XLVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Un titre de Hérissant
Paris, 1748

LES

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE CREBILLON.

NOUVELLE EDITION.

TOME PREMIER.

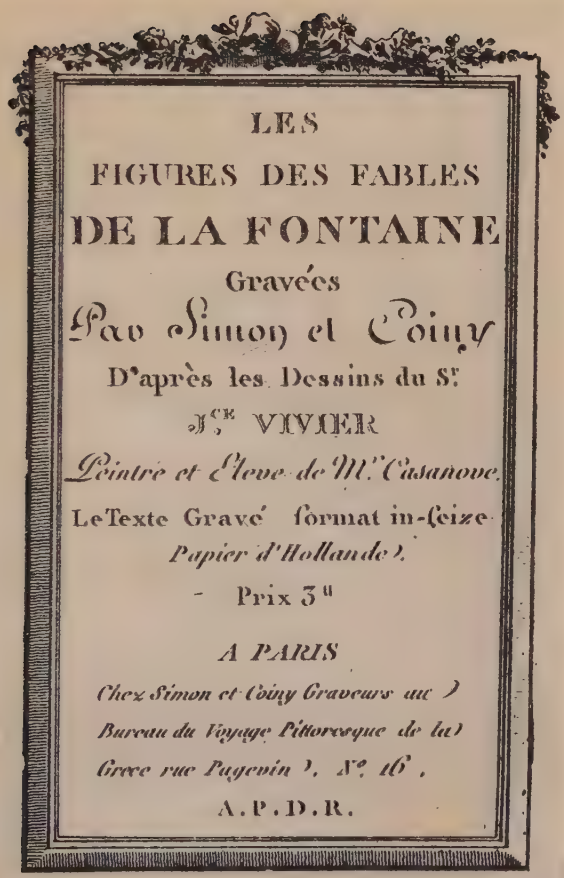
A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques,
au Temple du goût.

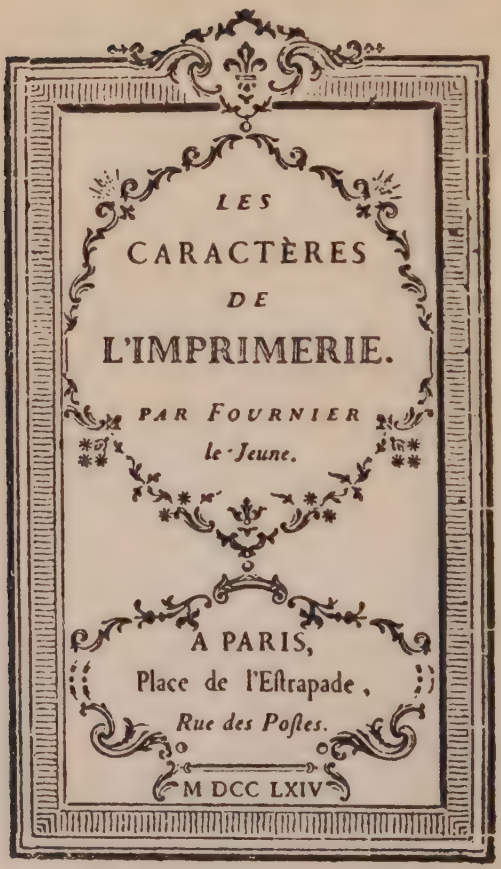
M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Un titre de Duchesne
Paris, 1754


LES
FIGURES DES FABLES
DE LA FONTAINE
Gravées
Par Simon et Coiny
D'après les Dessins du Sr
Jh VIVIER
Peintre et Eleve de Mr Casanove.
Le Texte Gravé format in-seize
Papier d'Hollande.
Prix 3 tt
A PARIS
Chez Simon et Coiny Graveurs au
Bureau du Voyage Pittoresque de la
Grece rue Pagevin, Nº 16,
A.P.D.R.

Un livre gravé de Simon et Coiny



Une décoration de Fournier le Jeune
Paris, 1764

JUSTINI

HISTORIARUM

EX

TROGO POMPEIO

LIBRI XLIV.

PARISIIS,

Ex typographiâ JOSEPHI BARBOU,
viâ Mathurinensium.

M DCC LXX.

Un titre de Barbou
Paris, 1770

LE

LIVRE

DE QUATRE COULEURS.

Ridendo, dicere

verum quid vetat?

AUX QUATRE-ÉLÉMENTS,

De l'Imprimerie des QUATRE-SAISONS.

4444.

Le livre des quatre couleurs
Paris, 1760

La première couverture imprimée
Orléans, 1785

Les Didot
rénovateurs du livre

FIRMIN DIDOT, imprimeur.

Firmin Didot

DIALOGUES
DES MORTS

COMPOSÉS

POUR L'ÉDUCATION D'UN PRINCE

PAR FÉNÉLON

PRÉCEPTEUR DES ENFANTS DE FRANCE

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI.

DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE
DE PIERRE DIDOT, L'AINÉ,
CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE LA CHAMBRE DES PAIRS,
ET JULES DIDOT FILS,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR.

PARIS. MDCCCXIX.

Un titre de Pierre Didot
Paris, 1819

POÉSIES

ET

TRADUCTIONS EN VERS

DE FIRMIN DIDOT

PARIS,

DE LA TYPOGRAPHIE DE L'AUTEUR,

RUE JACOB, N° 24.

M. DCCC XXII.

Une impression de Firmin Didot
Paris, 1822

CONSTITUTION

FRANÇAISE,

ET ACCEPTATION

DU ROI.

A DIJON,

DE L'IMPRIMERIE DE P. CAUSSE.

1791.

MÉMOIRES

SUR

LA RÉVOLUTION,

OU

EXPOSÉ DE MA CONDUITE

DANS

LES AFFAIRES

ET DANS

LES FONCTIONS PUBLIQUES.

D. J. GARAT.

A PARIS,

De l'Imprimerie de J. J. Smits et Cᵉ., rue des Marais, N°. 2, F. G.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

Spécimens de livres de l'époque de la Révolution

ALMANACH
NATIONAL
DE FRANCE,
ANNÉE COMMUNE
M. DCC. XCIII.

L'AN II^e DE LA RÉPUBLIQUE.

A PARIS,
De l'Impr. de TESTU, Successeur de la Veuve d'Houry, rue Hautefeuille, n°. 14.

Un titre de l'époque de la Révolution

DE LA PHILOSOPHIE

DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN,

Tiré de la Philoſophie
et fondé ſur la Nature.

SEPTIÉME ÉDITION,

et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura aliud sapientia dicit.
Juvenal, *Satyr.* XIV.

TOME TROISIEME.

A PARIS.

Chez Gide Libraire,

M. DCCC. IV.

Un titre gravé de Gide
Paris, 1804

LA JOLIE FILLE
DE
PERTH.

TRADUCTION
DE A.J.B. DEFAUCONPRET.

Un titre gravé de Gosselin
Paris, 1835

HISTOIRE
DE
GIL BLAS
DE SANTILLANE
PAR
LE SAGE
VIGNETTES PAR JEAN GIGOUX.

Paris,
CHEZ J.-J. DUBOCHET ET Cie, ÉDITEURS,
20, rue de Seine.
—
1838.

Un titre romantique
Le *Gil Blas* de Dubochet

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER

Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sédillo. Dans quel état étoit ce chanoine. Portrait de sa gouvernante.

Lors avions si grand'peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié, que nous ne fîmes qu'un saut du cul-de-sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée : nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la gouvernante faisoit passer pour sa nièce, en dépit de la médisance, vint ouvrir ; et, comme nous lui demandions si l'on pouvoit parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'étoit une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore : et j'admirai particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trousseau de clefs, et de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'aperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect ; elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste et les yeux baissés.

Une page romantique
Le *Gil Blas* de Dubochet

VOYAGES

PITTORESQUES ET ROMANTIQUES

DANS L'ANCIENNE FRANCE

PAR MM. J. TAYLOR, CH. NODIER ET ALPH. DE CAILLEUX.

A PARIS.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT.

M DCCC XLV

La lithographie appliquée au livre

Titre des *Voyages pittoresques et romantiques de l'ancienne France*

DE LA

PEINTURE

ET DES PEINTRES

DES DUCHES ITALIENS

DU XIIIe AU XVIIe SIECLE.

PAR

EDOUARD LAFORGE.

LYON

IMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN

1 8 5 7

Un titre de Perrin
Lyon, 1857

Collection Guillaume

ALPHONSE DAUDET

Tartarin sur les Alpes

NOUVEAUX

EXPLOITS DU HÉROS TARASCONNAIS

Illustré

PAR ARANDA, DE BEAUMONT, MONTENARD, DE MYRBACH, ROSSI

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés.

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

CTE LÉON TOLSTOÏ

ŒUVRES COMPLÈTES

IV

SÉBASTOPOL, (1854-1856)
UNE RENCONTRE AU DÉTACHEMENT, (1856)
DEUX HUSSARDS, nouvelle (1856)
PRÉFACE INÉDITE (1889)

PARIS — Ier ARR.
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
27, RUE DE RICHELIEU, 27
1901

Le livre de 1870
à 1900

TH. DOSTOÏEVSKY

LES ÉTAPES
DE
LA FOLIE

TRADUIT DU RUSSE
PAR
E. HALPERINE-KAMINSKY

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1892

Tous droits réservés.

LE CRIME
DE
SYLVESTRE BONNARD

MEMBRE DE L'INSTITUT

PAR

ANATOLE FRANCE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller, sur les cinq heures du soir, me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie ; j'abandonne mon esprit à tout son libertinage ; je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit, dans l'allée de Foi, nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé ; quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et *ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins. Si le temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie au café de la Régence. Là je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde, et le*

1234 rs es ch st tt 567890

MARIAGE AUX LANTERNES

D'OFFENBACH

Spécimens de caractères de la fonderie Deberny et Peignot

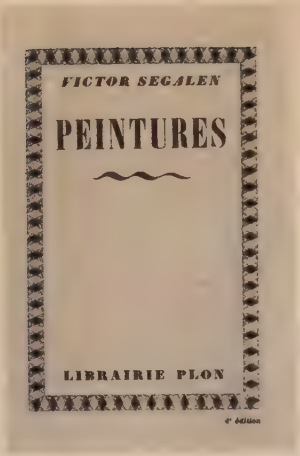
TROIS CONTES D'AMOUR

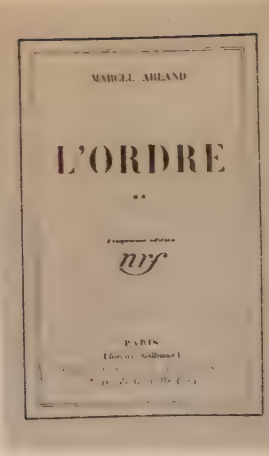
DE JEAN MOREAS

ORNÉS DE 54 BOIS DE FIL
GRAVÉS PAR LOUIS BOUQUET

PARIS, HENRI JONQUIÈRES ET Cie
21 RUE VISCONTI — M.CM.XXIV

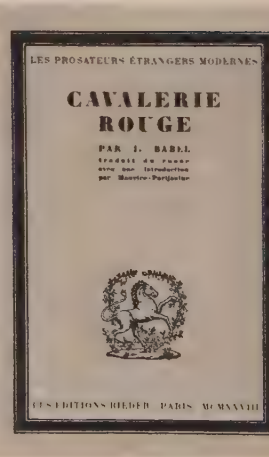
Un titre de Coulouma
Paris, 1924

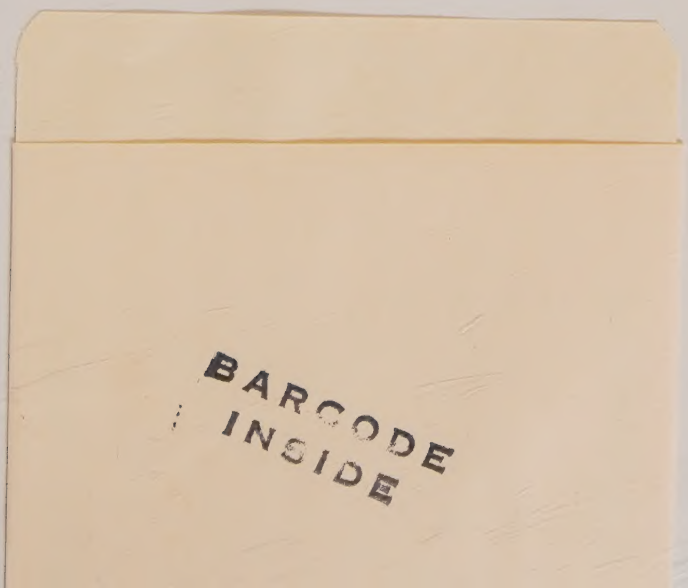




3 9001 01380 3542

La présentation
actuelle
du livre




BARCODE
INSIDE